U d'/of OTTAWA
39003003295408

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/posies1866187400silv

POÉSIES

1866-1874

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

ARMAND SILVESTRE

POÉSIES

1866-1874

LES AMOURS — LA VIE

L'AMOUR

PARIS
CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
28, QUAI DU LOUVRE, 28

1875

Tous droits réservés

PQ
2438
.S6P6
1875

PRÉFACE

Voici de très-beaux vers. Passant, arrête-toi et cueille ces fruits brillants, parfois étranges, toujours savoureux et d'une senteur énergique. Faut-il chercher dans l'expansion lyrique la manifestation d'une personnalité ? Oui et non. D'abord, non. Le vers est une musique qui nous élève dans une sphère supérieure, et, dans cette sphère-là, les idées et les sentiments se sentent délivrés du contrôle de la froide raison et des entraves de la vraisemblance. C'est un monde entre ciel et terre, où l'on dit précisément ce qui ne peut pas se dire en prose. Un tel privilége est dû à la beauté d'une forme qui n'est pas accessible au vulgaire, ou du moins à l'état de vulgarité douce qui est le fond des trois-quarts de la vie pratique.

Permettons donc aux poëtes de dépasser la limite du convenable et du convenu, ou plutôt exigeons cela de quiconque ose toucher à la lyre sacrée. Qu'ils ne parlent pas, qu'ils chantent, et que les plus grandes hardiesses soient purifiées par le chant inspiré. Qu'il en soit de la poésie comme de la statuaire, où le nu est souvent plus chaste que la draperie.

Ainsi donc, ne cherchons pas dans le lyrisme plus de réalité que le lyrisme n'en peut donner sans devenir prose, et ne prenons pas pour un vrai païen le poëte qui fait des sonnets païens. Ces sonnets sont-ils l'expression virile ou délirante du culte de la beauté? Oui, puisqu'ils sont très-réussis et très-beaux. C'est l'hymne antique dans la bouche d'un moderne, c'est-à-dire l'enivrement de la matière chez un spiritualiste quand même, qu'on pourrait appeler le *spiritualiste malgré lui ;* car, en étreignant cette beauté physique qu'il idolâtre, le poëte crie et pleure. Il l'injurie presque et l'accuse de le tuer. Que lui reproche-t-il donc? De n'avoir pas d'âme. Ceci est très-curieux, et continue, sans la faire déchoir, la thèse cachée sous le prétendu scepticisme de Byron, de Musset et des grands romantiques de notre siècle. Ceci est aussi une fatalité de l'homme moderne. C'est en

vain qu'il invoque ou proclame Vénus aphrodite. Ce rêve de poëte, qui embrasse ardemment le règne de la chair, ne pénètre pas dans la vie réelle de l'homme qui vit dans le poëte. Platon et le christianisme ont mis dans son âme vingt siècles de spiritualisme qu'il ne lui est pas possible de dépouiller, et, quand il a épuisé toutes les formes descriptives pour montrer la beauté reine du monde, et toutes les couleurs de la passion pour peindre le désir inassouvi, il retombe épuisé pour crier à l'idéal terrestre : Tu n'aimes pas !

Voilà pourquoi, après avoir dit : Non, le lyrisme n'exprime pas l'homme réel, on peut dire aussi : Oui, le lyrisme révèle le fond de l'âme du poëte, et moins il a la prétention de se montrer en personne dans ses vers, plus il trahit les tendances supérieures de son être.

Ici vit le grand combat qui, depuis deux mille ans *et plus* (beaucoup plus), tourmente et stupéfie l'âme humaine. C'est l'éternel pourquoi des générations avides d'un idéal mal cherché et qui semble insoluble encore à la plupart des hommes. Ce n'est pas ici le lieu pour philosopher et pour insinuer une vague intuition, une tremblante espérance de cette solution tant rêvée. C'est d'ailleurs aux poëtes eux-mêmes qu'il

faut la demander. Ils sont les précurseurs des métaphysiciens, s'ils ne sont pas les vrais métaphysiciens ; qui sait ? Pour moi, je n'affirmerais pas bien résolûment le contraire, et je dis que la lumière naîtra d'une sensation traduite par l'élan poétique. Une impression spontanée, chez un esprit supérieur, caractérisera tout à coup l'homme nouveau. Sera-ce l'amour ou la mort qui parlera ? Peut-être l'un et l'autre. Peut-être que dans l'extase du plaisir, excès de vitalité, ou dans la volupté du dernier assoupissement, paroxysme de lucidité, l'âme se sentira complète. Alors la vraie poésie chantera son hymne de triomphe. Les mots esprit et matière feront place à un mot nouveau exprimant une vérité sentie et non plus cherchée, et ce qu'un révélateur aura éprouvé passera à l'état de vérité, en dépit de toutes les discussions métaphysiques et de toutes les analyses anatomiques.

Nous n'en sommes pas là. Jamais la scission entre le rôle de l'esprit et celui de la matière n'a semblé plus prononcée en philosophie et en littérature. Donc l'homme est encore trop jeune pour se comprendre et se connaître lui-même. Tant mieux ! C'est un grand avenir ouvert pour les poëtes et les artistes.

Les chants que voici sont des cris d'appel jetés sur

la route. Ils sont remarquablement harmonieux et saisissants. Ils ont l'accent ému des impressions fortes, et le chantre qui les dit est un artiste éminent, on le voit et on le sent de reste. Souhaitons-lui longue haleine et bon courage. Nous avons lu ses vers en épreuves; nous ne savions pas encore son nom : notre admiration n'est donc pas un acte de complaisance.

Paris, mars 1866.

POST SCRIPTUM

Je n'ai rien à changer dans l'appréciation que je faisais, il y a huit ans, des premières poésies d'Armand Silvestre : le poëte a tenu ses promesses. Il n'avait jamais eu besoin de patronage et le lecteur ne doit voir dans le mien qu'une maternelle sollicitude. C'est une modestie de sa part de vouloir qu'elle lui soit continuée; mais comme il y a dans cette modestie un sentiment filial, je ne veux pas m'y soustraire.

En publiant aujourd'hui des poésies anciennes et nouvelles, Armand Silvestre a éprouvé le besoin d'un classement logique. Il a divisé les divers ordres de sentiments et d'idées qui l'ont inspiré, et il est retombé, après des années d'intervalle, sous les mêmes impressions avec des pensées presque identiques. Il a désiré que cette continuité de sa vie apparût dans son livre.

La division qu'il a adoptée me paraît traduire très-bien les ordres de choses qui ont absorbé son existence.

Il y a eu progrès pourtant. En elle-même la forme lyrique n'est point une chose qui se gâte ou s'améliore. La poésie est le chant d'oiseau qui, après les premiers tâtonnements, s'élance à son développement pour ne plus s'altérer ; mais si le poëte, à son début, est déjà le virtuose qu'il sera toujours, l'homme marche, s'éclaire, se complète et aborde les sujets de son émotion avec des forces nouvelles. On ne saurait dire pourquoi son vers a plus d'attrait ou de puissance, si l'on ne s'attache qu'à la forme, mais on s'en rend compte quand on songe à l'aspect que prennent les choses en raison du vol plus élevé de l'âme et de l'ampleur de ses voyages dans le monde de la pensée.

Nous souhaitons et nous croyons pouvoir annoncer bonne chance à cette manifestation, aujourd'hui complète, d'un talent exquis où la force et la grâce sont toujours au service d'une émotion ardente et profonde.

GEORGE SAND.

Nohant, décembre 1874.

LIVRE PREMIER

LES AMOURS

I

SONNETS PAÏENS

SONNETS PAÏENS

PROLOGUE

Fleuris dans mon esprit, ô fleur de volupté,
Fleur du rêve païen, fleur vivante et charnelle,
Corps féminin, qu'aux jours de l'Olympe enchanté,
Un cygne enveloppa des blancheurs de son aile.

L'amour des cieux a fait chaste ta nudité :
Sous tes contours sacrés, la fange maternelle
Revêt la dignité d'une chose éternelle
Et, pour vivre à jamais, s'enferme en la Beauté,

C'est toi l'impérissable en ta splendeur altière,
Moule auguste où l'empreinte ennoblit la matière,
Où le marbre fait chair se façonne au baiser.

Car un dieu, t'arrachant à la chaîne fragile
Des formes que la Mort ne cesse de briser,
A pétri, dans tes flancs, la gloire de l'argile.

I

Dans sa splendeur marmoréenne,
Vénus s'enferma sans retour
Et, depuis, jamais forme humaine
N'égala ce divin contour.

La beauté fut, quoi qu'il advienne;
Et, n'eût-elle apparu qu'un jour,
Elle nous légua, souveraine,
Un culte immortel dans l'amour!

En vain, de la Grèce exilées,
Les courtisanes affolées,
Au travers d'un monde blasé,

Promènent l'horrible et l'étrange :
— Je cherche sous ces corps de fange
Les débris du marbre brisé.

II

Je chanterai toujours, dans sa grâce et sa force,
La beauté de Rosa, prêtresse de Vénus,
Quand le frisson mordait aux splendeurs de son torse
Et que ses lourds cheveux balayaient ses bras nus!

Quelle séve courait sous ta vivace écorce,
Arbre qui m'as versé des poisons inconnus?
Rosa, j'épuiserai les baisers contenus
Au pourpris de ta lèvre où le désir s'amorce.

Mon front contre ton front d'airain, je sècherai
Mes pleurs à tes regards qui n'ont jamais pleuré :
Oubliant dans tes bras l'idéal qui rayonne,

Je veux m'anéantir sous ton charme vainqueur,
Et, parmi ce tumulte où ton corps s'abandonne,
Admirer le repos éternel de ton cœur.

III

Rosa, l'air est plus doux qui baigne ta poitrine;
Avril emplit d'odeurs les feuillages ombreux.
Tout renaît, et, le long des sentiers amoureux,
Partout saigne la rose et neige l'aubépine.

La fleur sous les buissons entr'ouvre un œil peureux
Et livre au vent du soir l'or de son étamine.
Tout aime! Viens, Rosa, les amants sont heureux
A l'ombre du grand bois qui pend à la colline!

Mais Rosa, la prêtresse, ignore les frissons
Qu'avril nous porte avec ses blanches floraisons;
Jamais les doux gazons n'ont baisé sa sandale.

Des ténèbres du temple elle cherche l'horreur,
Et, du feu qui nous brûle immobile vestale,
Garde, comme un autel, le tombeau de son cœur.

IV

Quand recueilli, muet et comme inanimé,
Sur ta bouche de feu, j'entr'ouvre ma narine
Aux vagues de parfums que ton souffle embaumé
Roule amoureusement dans ta fière poitrine,

Le fruit mystérieux dans ton être enfermé
M'enivre lentement de son odeur divine;
Et, comme on voit le flot rouler la fleur marine,
Je sens que l'infini m'emporte désarmé.

Je meurs et je renais, et puis je meurs encore,
Et, loin de fuir la mort, lâchement je l'implore,
Dans ton superbe corps souhaitant mon cercueil.

Ton haleine m'étreint et jusqu'aux cieux m'enlève,
Et, tremblant, éperdu, j'entrevois, dans un rêve,
Le monde de splendeurs dont ta lèvre est le seuil!

V

Rosa, je veux mouler deux coupes sur ton sein,
Pour enivrer mes yeux de leur beauté jumelle,
Et, comme un nourrisson qui pend à la mamelle,
Y boire lentement le doux sang du raisin.

Sur ta croupe je veux mouler un grand bassin
Où l'art du ciseleur savamment entremêle
Des femmes et des fleurs — un étrange dessin —
Tout un poëme, ainsi qu'un chant de Philomèle.

Sur ton col où ta main laisse choir tes cheveux
J'imiterai l'amphore à la courbe suave.
Je sauverai ton corps de l'oubli! Car, je veux

Qu'en retrouvant l'argile où ta forme se grave,
Un poëte s'écrie aux âges inconnus :
Ce trésor fut pétri sur le corps de Vénus!

VI

Quand ton beau corps jonche ta couche
Comme une avalanche de fleurs,
Je ne sais où jeter ma bouche
Qu'embrasent de folles chaleurs,

Et plus humble que les voleurs,
Je baise le drap qui te touche,
Tremblant qu'un souffle n'effarouche
Quelques-unes de tes splendeurs!

Durant que d'invisibles chaînes
Me tiennent courbé, dans mes veines
Court un torrent de volupté;

Car je sais l'immortelle joie
De sentir le genou qui ploie
Devant l'immortelle beauté!

VII

Neige par la blancheur, neige par les frissons,
Ta chair jette au soleil de froides étincelles;
Tes cheveux crépelés ressemblent aux buissons
Où le givre suspend ses frileuses dentelles.

Comme dessus un fleuve où courent des glaçons,
Mille scintillements passent dans tes prunelles;
Et le vent de ta lèvre a les fraîcheurs cruelles
Des souffles que la nuit roule sur les gazons.

Quelle implacable bise a glacé, sur ta bouche,
Les baisers que nous doit ta vivace beauté,
O toi qui ne sais pas l'heur de la volupté,

Et passes, dans l'orgueil de ta splendeur farouche?
— Voici que le printemps rit sur le coteau vert,
Et que tu portes seule un éternel hiver!

VIII

N'espère pas que tu l'apaises,
Le désir qui brûle mes reins :
Je fuis les bras dont tu m'étreins
Et la bouche dont tu me baises.

Les serpents jetés aux fournaises
Des lourds trépieds pythoniens,
En des tourments pareils aux miens
Se tordaient, vivants, sur les braises.

Je suis comme un cerf aux abois
Qui par la plaine et par les bois,
Emporte, en bramant, ses blessures.

Tourne vers moi tes yeux ardents :
Ouvre ta lèvre! à moi tes dents!
Plus de baisers, mais des morsures.

IX

Tous ces êtres vivants dont s'absorbe la vie
Au rajeunissement de ton être puissant,
Ces martyrs de ton corps qui font de tout leur sang
Un peu de ta beauté, ceux-là, je les envie.

A ma gorge qu'étreint la soif inassouvie
Des longs chemins connus du troupeau languissant,
Le couteau du boucher serait rafraîchissant,
Si ma chair à ta faim pouvait être servie.

Mais je voudrais sentir, vivant dans mes débris,
Le souffle et la morsure et la chaleur cruelle
De ta bouche un instant avide et sensuelle.

Oui, tes lèvres où dort l'implacable mépris
Du lent baiser par qui l'amour est soulagée,
Triste, me font jaloux de la bête égorgée.

X

Je voudrais, quand tous deux aurons la bouche close,
Qu'on nous couche, Rosa, sous les mêmes gazons,
Pour que la mort, féconde en douces liaisons,
Unisse nos deux corps dans leur métamorphose.

Car vous serez encor quelque superbe chose,
Rosa, corps embaumé, refrain de mes chansons,
Et vous revêtirez la pourpre d'une rose,
Lorsque nous renaîtrons, au temps des floraisons.

Moi, je voudrais alors que ta chère racine
Pût retrouver mon cœur, débris de ma poitrine,
Pour y puiser l'éclat de tes lèvres de fleur!

Je voudrais devenir la source de ta séve,
Ou, si tu ne veux pas réaliser mon rêve,
Que tu boives, vivant, tout le sang de mon cœur!

XI

Quand tu refleuriras dans ta grâce robuste,
A l'ombre des grands bois, sous les cieux éternels,
Les dieux façonneront ta poitrine et ton buste
Aux durs embrassements des chênes paternels.

Et moi, chêne debout dans la forêt auguste
Où se sont rajeunis nos êtres mutuels,
Durant qu'à mon flanc nu l'âpre lierre s'incruste,
J'y sens courir une âme entre tes bras cruels.

Aux vivantes chaleurs de ton superbe torse
Ma séve se fait sang, et, brûlant mon écorce
Jusqu'à mon noir sommet, murmure au vent perdu

La gloire de tes seins et de tes nobles hanches,
Et mêle à la senteur nourricière des branches
Le parfum de ton corps à mon tronc confondu.

XII

Heureuse cette fleur, bien qu'en un soir fanée,
Que sèche sur ton sein la chaleur de ton sang,
Que ton souffle rhythmé berce, doux et puissant,
Aux splendeurs d'une mer de lait abandonnée !

Ta tunique l'étreint sur ta peau satinée
Qui boit avidement son parfum languissant.
Je l'aime, cette fleur, et la baise en pensant
Que nous aurons tous deux la même destinée.

Quand tes bras nonchalants à tes pieds laissent choir
Le dernier vêtement que déchirent tes hanches,
Ramasses-tu la fleur qui t'embauma le soir?

Ramasses-tu le cœur tombé de tes mains blanches?
Rosa, foule, en chantant, ces roses sous ton pied,
Mais tremble que l'amour t'apprenne la pitié!

XIII

Rosa, ta coupe a soif et cette vigne est mûre :
Viens-t'en la vendanger aux chansons des oiseaux!
Atteint par ton regard, mon cœur en vain murmure.
Voici que le raisin pleure sous les ciseaux.

Je veux, en la baisant, dénouer ta chaussure,
Et que, sur mon trésor, dansent tes pieds jumeaux.
Voici que le raisin croule dans les tonneaux,
Et que mon cœur n'est plus rien qu'une meurtrissure.

Vendangeuse d'amour, être doux et puissant,
Ta coupe d'or boira la pourpre de mon sang!
Lorsque tu m'apparus et que ta chevelure

Secouait ses parfums dans l'air tiède du soir,
J'ai senti dans mon cœur s'ouvrir une blessure...
Voici que le raisin saigne sous le pressoir!

XIV

Comme un grand lac perdu dans une solitude,
Ton front, pâle Rosa, rêve éternellement.
Qui t'apprit le secret de cette quiétude
Où le remords s'apaise, où s'endort le tourment?

Va, ce calme n'est rien qu'une savante étude;
J'ai lu dans ton sourire une douleur qui ment.
Tu refuses aux dieux dont la main te fut rude
L'ivresse d'entrevoir l'horreur du châtiment.

Je t'admire et te plains, ô fière créature,
Pareille aux vieux Titans des cieux précipités,
Triste sœur des maudits et des déshérités!

De ton front résigné j'ai compris l'imposture;
Enfant, j'ai de ton mal sondé la profondeur :
Les dieux ont mesuré ta souffrance à ton cœur!

XV

Les Dieux ont fait de toi la Naïade immobile
Des lacs froids et profonds sous l'ombrage dormants,
Où le choc des bois morts que décembre mutile
Seul éveille parfois quelques tressaillements.

Les grands chênes, autour de cette onde tranquille,
Tordent leurs bras avec de sourds gémissements.
La bise les flagelle, et leur plainte inutile
Semble de mon amour redire les tourments.

Mon cœur est comme un chêne aux ramures plaintives
Qu'un vent mystérieux flagelle sur tes rives,
Beau lac d'amour qui dors ton sommeil sans pitié.

Et, durant que la ronce ensanglante mon pied,
Un sourire, pareil aux nénuphars moroses,
Seul, fleurit sans baisers tes lèvres toujours closes!

XVI

Si ton cœur est la mer profonde et sans reflux
D'où rien ne monte au ciel, ni vagues ni murmures,
Qui fait ta bouche en fleur pareille aux vignes mûres?
Quel sang vermeil l'empourpre et ne l'embrase plus?

Ce sang, je le connais! — il vient de mes blessures :
Car j'ai fait ta beauté de mes maux superflus,
Corps superbe et sacré dont les charmes élus
Ont bu mon être entier tendu vers tes morsures.

Je veux te dire encor tout le mal que me font
Tes sereines splendeurs quand, brûlé par la fièvre,
Je ne puis plus hausser mon cœur jusqu'à ta lèvre...

Un peu de sang très-pur cependant reste au fond,
Dont je rajeunirai ta forme évanouie
Lorsque nous renaîtrons — dans l'éternelle vie!

XVII

L'image me poursuit du fleuve qui sépare
Nos terrestres pays du grand pays des morts. —
Pourquoi boire l'oubli ! J'ai vécu sans remords.
Le Léthé seul m'effraye aux portes du Ténare.

J'aurais, sculpteur avide, épuisé le Carrare ;
A l'airain le plus pur, à l'onyx le plus rare,
Rosa, j'aurais ravi la forme de ton corps,
Pour la voir se briser en touchant à ses bords...

Non ! Non ! les Dieux sauront me sauver ta mémoire !
Car, pour charmer les morts, je leur dirai la gloire
De ton col qui se plie, ondulant et nerveux

Comme le col d'un cygne, et de tes longs cheveux
Dont le flot s'amollit, en baisant tes épaules,
Comme au toucher de l'eau les pleurs vivants des saules !

XVIII

Je sculpte, dans mon cerveau,
Une adorable statue
Que je lègue à mon tombeau...
Car c'est elle qui me tue.

Car, sous son poids abattue,
En vain éprise du beau,
Ma pensée, en deuil vêtue,
Va traînant comme un lambeau.

L'image que je cisèle,
C'est une femme — c'est celle
Qu'anima Pygmalion;

Celle par qui mon sang coule.
Car son beau pied qui me foule
A des griffes de lion!

XIX

Rosa, puisque les Dieux de beauté t'ont vêtue,
O gloire de la chair! ô corps marmoréen!
Qu'importe, n'est-ce pas, que ta beauté me tue,
Moi qui maudis les Dieux et n'en espère rien!

Comme un lierre qui mord les flancs d'une statue,
A tes flancs de granit mon désir irrité
Tord ses rameaux vivants, s'épuise et s'évertue...
Qu'importe! Ma souffrance a paré ta beauté.

Mon sang fuit de mon cœur, et des veines nouvelles
Promènent, sur ton corps aux splendeurs immortelles,
Mon âme qui voudrait en toi s'emprisonner!

O Rosa, fleur de pierre au Carrare ravie,
Va! les Dieux n'ont rien fait, — il te manque la vie,
Et tout mon sang, hélas! ne peut te la donner!

XX

Ta gorge est rebondie et ta hanche est robuste :
Rosa, pourquoi tes flancs n'ont-ils pas enfanté?
En vain fut modelé, sur ton ventre et ton buste,
Le moule d'où jaillit l'immortelle beauté.

Le moule est encor vide, et, de ta forme auguste,
Rien ne nous restera, cadavre trop vanté,
Toi qui n'égales pas, dans ta stérilité,
La coquille rugueuse où la perle s'incruste.

Le temps seul flétrira le marbre de ton corps,
Courtisane sans cœur! — car l'amour que tu railles
T'a refusé des fils, honneur de tes entrailles.

Mais, non! Descends plutôt, jeune, parmi les morts,
Et cache, en t'enfuyant, sous ta blanche tunique,
De tes flancs inféconds la splendeur impudique!

XXI

Quand la beauté revêt un marbre que n'habite
La pitié ni l'amour, et qui semble vivant,
Le désir éternel, en vain fouille et s'irrite
Aux flancs toujours intacts de ce corps triomphant.

Cette image des Dieux, cette forme qu'agite
Un souffle égal, pareil au sommeil d'un enfant,
Cette splendeur où rien de vivant ne palpite,
Je l'aime d'un amour immense et décevant!

Mais, pour ne pas souffrir, tu n'es pas immortelle,
Rosa! — Ne sais-tu pas que la nuit est cruelle
Au troupeau de Pluton, le sinistre pasteur?

Va, ne crains rien, enfant! Lorsque sous ta mamelle
Elle mettra sa main sans y trouver ton cœur,
La mort, en t'embrassant, t'appellera : « Ma sœur! »

XXII

O toi que je nommais l'immortelle beauté,
O souffle de Vénus égaré dans la pierre,
Comme un pasteur qui grave un nom cher sous le lierre,
J'ai mutilé mon cœur de ton nom répété.

J'ai, sous ton pied superbe, empourpré la poussière,
Lis du pays des morts, sombre virginité,
Sans qu'un baiser jamais ait fleuri ta fierté,
Sans qu'une larme, ô femme, ait fleuri ta paupière!

Et dans mon amour sans remords,
Je m'en vais où s'en vont les morts:
Car ta beauté que j'idolâtre,

Rosa, c'est la coupe sans fond,
La coupe d'or de Cléopâtre,
Où, cœurs et perles, tout se fond!

XXIII

Parfois, à mon chevet que l'insomnie habite,
Ton beau corps, dans la nuit, se dresse lumineux,
Comme une lampe immense où la flamme s'abrite
Dans les flancs transparents d'un albâtre neigeux.

Une molle clarté qu'aucun souffle n'agite
Baigne, sans y trembler, tes contours glorieux.
Mais, vainement je cherche un reflet qui palpite
Dans l'immobilité dont s'effrayent mes yeux.

Et puis je me souviens... Va, sois la bienvenue !
Telle je te revois, telle je t'ai connue,
Rosa, mon cher amour, blanche apparition !

Au temps où me brûlait ma folle passion,
Sans t'animer jamais et sans qu'une étincelle
Trahît le feu vivant que ta splendeur recèle !

XXIV

Souvent, — et j'en frémis, — quand, sur ta lèvre infâme
J'ai bu, dans un sanglot, d'amères voluptés,
Alors qu'une détresse immense prend mon âme,
O toi pour qui je meurs, tu dors à mes côtés.

L'ombre épaisse envahit tes sereines beautés,
Et, jusque sous tes cils, éteint tes yeux de flamme ;
Ton souffle égal et lent fait comme un bruit de rame :
C'est ton rêve qui fuit vers des bords enchantés.

Repose sans remords, ô cruelle maîtresse !
Ignore, dans mes bras, les pleurs de ma caresse :
Car tu n'es pas ma sœur, cœur à peine vivant.

Mais, quand la nuit a clos tes paupières meurtries,
Quelle pitié des dieux pour les choses flétries
Te rend, sous mes baisers, le sommeil d'un enfant ?

XXV

Quand, sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons,
Le sommeil a tendu la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons?

Sous ton front où la nuit s'épanche, solennelle,
L'infini creuse-t-il d'implacables sillons?
Et quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions?

Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu femme?
Un rêve berce-t-il dans le fond de ton âme
Quelque amour sans espoir que tu nommes tout bas?

Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause :
Tu dois aimer en songe, ou tu ne vivrais pas!

XXVI

Que ne suis-je le rêve où ton âme me fuit,
Quand l'haleine de fleur dont ta bouche est baisée
Se berce au rhythme lent de ta gorge apaisée,
Dans la tranquillité profonde de la nuit !

Que ne suis-je le rêve où ma douleur te suit
D'un souffle haletant et d'une aile brisée,
Sans entrevoir jamais, comme une aube embrasée,
L'invisible soleil qui sous ton front reluit !

L'amour qui te fait vivre est celui qui me tue :
Car ta sérénité cruelle de statue
N'est qu'un leurre où sans fin s'épuise mon souci.

De ton sommeil menteur étreignant le mystère,
Près de ton cœur j'y sens vivre un hôte adultère
Et voudrais être mort pour t'apparaître aussi.

XXVII

Rosa, j'ai le secret de tes sombres pâleurs,
O chère ténébreuse! ô grande inconsolée!
O toi qui de ton cœur as fait un mausolée
Où ta joue et ta lèvre ont épuisé leurs fleurs.

L'amour défunt qui dort sous tes splendeurs voilées,
A chassé de ton sein les vivantes chaleurs;
L'âme s'en est enfuie, avec tes derniers pleurs,
Aux flammes du bûcher, dans le ciel bleu, mêlée.

Et, sans pitié pour toi, tu vis se consumer,
Dans ton être éperdu, la puissance d'aimer!
Tout périt, sauf l'honneur de tes formes divines.

Ta droite laissa choir le céleste flambeau,
Mais tu voulus, sauvant ta beauté des ruines,
Faire à ton souvenir un splendide tombeau.

XXVIII

En vain nous étreignons nos cœurs pour retenir
Le souffle fugitif qui court dans nos poitrines :
Pour savoir le secret des voluptés divines,
Nous ne sommes pas Dieux, maîtres de l'avenir.

En s'élançant des flots, Vénus a fait jaillir
Avec l'eau de la mer, sur notre pauvre monde,
Les gouttes d'infini dont notre âme s'inonde.
Seule, elle nous a fait le regret de mourir !

Qu'importe le trépas des plus superbes choses !
A peine les enfants pleurent-ils sur les roses :
Notre pitié s'arrête au monde inanimé.

Mais nous, les affolés de ton image auguste,
Si nous ne renaissons, Vénus, tu fus injuste !
— On doit être immortel, rien que d'avoir aimé.

XXIX

De ta face immortelle et de ton noble buste
Mes mains ont affronté les contours radieux,
Quand, fervent et tout plein de l'image des Dieux,
J'ai moulé sur ton corps leur souvenir auguste.

Et, sous l'enchantement de ta beauté robuste,
J'ai touché, de ma lèvre, ivre et fermant les yeux,
Ta lèvre, fruit sacré, vase religieux
Où le sang de mon cœur comme un rubis s'incruste.

Je ne tenterai plus l'inutile tourment
De ton amour, cruelle, et je veux seulement,
Jaloux de ta splendeur, craintif du sacrilége,

Ceindre très-humblement, de mes bras prosternés,
Tes pieds, tes beaux pieds nus, frileux comme la neige,
Et pareils à deux lis jusqu'au sol inclinés.

XXX

Je vais, le cœur lassé des vaines meurtrissures,
Cherchant une douleur qui ne puisse guérir.
Seul, l'idéal nous fait d'immortelles blessures,
Et le mal de l'aimer console d'en souffrir.

Le temps essaye en vain ses savantes morsures
Aux choses qu'ici-bas la beauté vient fleurir;
Elle passe, et partout met des empreintes sûres,
Et le bien de l'aimer console d'en mourir !

O splendeur de la forme à la forme transmise!
Le temps garde à nos fils l'éternelle surprise
De ton divin sourire, ô fille de Vénus !

O beauté de la femme ! O seule beauté vraie !
Je suis des insensés que ta grandeur effraie
Et dont la lèvre effleure à peine tes pieds nus !

II

VERS POUR ÊTRE CHANTÉS

VERS POUR ÈTRE CHANTÉS

I

MIGNONNE

Une rose frileuse, au cœur noyé de pluie,
Sur un rameau tremblant vient de s'épanouir,
Et je me sens repris de la douce folie
De faire des chansons et de me souvenir.

Les amours trépassés qui dormaient dans mon âme,
Doux Lazare sur qui j'ai tant versé de pleurs,
Soulèvent, en riant, leur suaire de fleurs
Et demandent le nom de ma nouvelle dame.

Ma Mignonne aux yeux bleus, mets ta robe et fuyons
Sous les bois remplis d'ombre et de mélancolie,
Chercher le doux remède à la douce folie.
— Le soleil m'a blessé de ses premiers rayons!

II

En avril, sous les branches
Au feuillage frileux,
En cherchant des pervenches,
J'ai trouvé tes yeux bleus :

Et j'ai vu tes mains blanches
Parmi les lis neigeux,
En avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

Et, comme un nid joyeux,
Ton petit cœur aux cieux
Contait ses gaietés franches,
En avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

III

Blanche sous sa robe blanche,
Blonde entre les blonds épis,
L'œil bleu comme la pervenche,
Le front pur comme les lis...
— Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encor?
— Elle a glané, la glaneuse,
Mon cœur dans sa gerbe d'or!

Pieds nus sur la grève nue,
Pure auprès du pur ruisseau,
Des jardins d'amour venue,
Comme les zéphyrs, sur l'eau...
— Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encor?
— Elle a pêché, la pêcheuse,
Mon cœur dans son filet d'or!

Rose dès l'aube rosée,
Fleur à sa fenêtre en fleur,
Hirondelle au toit posée,
Cigale au foyer conteur...
— Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encor?
— Elle a filé, la fileuse,
Mon cœur dans sa trame d'or!

V

Les étoiles effarouchées
Viennent de s'envoler des cieux :
J'en sais deux qui se sont cachées,
Mignonne, dans vos jolis yeux,

A l'ombre de vos cils soyeux
Et sous vos paupières penchées :
Attendez ! — mes baisers joyeux
Les auront bientôt dénichées !

Vous feignez de dormir encor :
Éveillez-vous, mon doux trésor !
L'aube pleure sous les feuillées,

Le ciel désert est plein d'ennui.
— Ouvrez les yeux et rendez-lui
Les deux étoiles envolées !

V

Voici que les grands lis ont vêtu leur blancheur :
Sur les gazons tremblants l'aube étend sa fraîcheur.
— C'est le printemps ! c'est le matin ! Double jeunesse !

Ma mie, en s'éveillant, m'a dit : « Le beau soleil !
« Le temps est donc venu que tout charme renaisse.
« Partout des chants ! Partout des fleurs ! Double réveil ! »

Et, la tiédeur de l'air la rendant moins farouche,
Je me penchai vers elle et je posai ma bouche
Sur sa bouche et sur ses cheveux, double trésor !

VI

Riez-vous? Ne riez-vous pas?
Quand vous l'avez dit tout à l'heure,
Ce mot! Vous l'avez dit si bas!...
Je n'ai pas compris, mais je pleure.
— Riez-vous? Ne riez-vous pas?

Pitié! votre bouche m'effleure.
Ce bruit! vous l'avez fait si bas!...
Si c'est un baiser, que je meure!
— Riez-vous? Ne riez-vous pas?

Si c'est un baiser que je meure!
Sur mon cou je sens votre bras...
Vous m'avez baisé tout à l'heure!
Je n'ose y croire, mais je pleure.
— Riez-vous? Ne riez-vous pas!

VII

Dans mon cœur qui saigne,
Tiens, si tu le veux,
Enfonce le peigne
Qui mord tes cheveux.

Il n'est mal affreux
Que de toi je craigne.
Cherche qui le plaigne
Un moins amoureux!

Dans mon cœur qui prie,
Dans mon cœur qui crie
Sous ton pied taquin,

Enfonce, Mignonne,
Le talon qui sonne
A ton brodequin!

VIII

Pourquoi dire non, si tu pensais oui?
Moi je n'ai pas su lire ta pensée,
Mais j'emporte une âme à jamais blessée,
Et mon doux espoir s'est évanoui.

J'étais à tes pieds, tremblant, ébloui,
D'entendre ta voix l'oreille pressée...
Et je n'ai pas su lire ta pensée!
Pourquoi dire non, si tu pensais oui?

Ah! si tu m'aimais, la chose insensée
De m'avoir, d'un mot, tout mon bien ravi!
Moi qui n'ai pas su lire ta pensée...
Pourquoi dire non, si tu pensais oui?

IX

Je lui rends la rose flétrie
Que réclame son ris moqueur,
Ce doux rien qui fut tout mon cœur!

Mais je ne veux pas qu'elle rie.

Je lui rends la frange de soie
Dont m'a lié son cœur méchant,
Et je la baise en me cachant :

Car je ne veux pas qu'elle voie.

Quand elle viendra tout à l'heure
Avec des larmes dans les yeux,
Je lui pardonnerai, joyeux :

Car je ne veux pas qu'elle pleure!

X

Ton rire est pareil au frisson
Que le soir met au cœur des roses.
Il est gai comme une chanson
De printemps sous les cieux moroses.

Oh! le beau rire et les doux yeux
Qui, seuls, me font triste ou joyeux!

Tes yeux sont pareils aux pervenches
Qu'avril met au cœur du buisson,
Et tristes comme une chanson
D'automne sous les vertes branches.

Oh! le beau rire et les doux yeux
Qui, seuls, m'ont fait triste ou joyeux!

XI

Bonsoir, Mignonne, il se fait l'heure
Où se closent vos yeux si doux.
Voulez-vous pas que je demeure
Près de votre lit, à genoux?
Que seulement ma bouche effleure
Le lin de vos rideaux jaloux!
Pauvres gens, que nous sommes fous!
Ne voyez-vous pas que je pleure...
Bonsoir!

Si votre pitié n'est qu'un leurre,
J'aimerais mieux votre courroux;
Si vous ne voulez que je meure,
Hélas, pourquoi me dites-vous :
Bonsoir — ?

XII

L'œil inquiet des violettes
Suit le bleu regard de vos yeux,
Et les lis, aux manteaux soyeux,
Sont très-jaloux de vos toilettes.

Devant vos rires éclatants
Ont fui les fauvettes moroses :
Vos lèvres sont l'oubli des roses.
Vous faites grand tort au printemps.

Puisque vous m'oubliez dans l'ombre,
Doux astre aux fuyantes chaleurs,
Avec les oiseaux et les fleurs
J'irai pleurer dans le bois sombre!

XIII

La rouille d'automne envahit les branches
Du grand chêne où vont percher les ramiers...
Te rappelles-tu les floraisons blanches
Qu'avril fait neiger au front des pommiers?

Va, les jours d'automne ont aussi leur joie;
Un dernier parfum des bruyères sort,
Et le cliquetis du feuillage mort
Semble un frôlement de robe de soie.

Et je pense au temps où, chaque matin,
Quand elle partait, chère feuille morte!
Ses jupons ainsi chantaient à ma porte.

Et mon cœur s'emplit du regret lointain
D'avril qui jonchait les bois de pervenches,
Et faisait neiger les floraisons blanches!

XIV

Mignonne, vous avez la grâce
Qui ferait l'amour éternel;
Vous voir, c'est vivre dans le ciel,
Et jamais élu ne s'en lasse.

Votre rire est doux et cruel :
Vous savez vaincre d'une larme.
Mignonne, vous avez le charme
Qui ferait l'amour éternel.

Quelle abeille a fleuri de miel
Ta bouche où le baiser se fige?
Mignonne, tu sais le prestige
Qui ferait l'amour éternel!

XV

Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !
C'est moins qu'un moment,
Un peu plus qu'un rêve.

Le temps nous enlève
Notre enchantement.
Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !

Sous le flot dormant
Soupirait la grève ;
M'aimas-tu vraiment ?
Fût-ce seulement
Un peu plus qu'un rêve ?...
— Que l'heure est donc brève
Qu'on passe en aimant !

XVI

Sur ta bouche, avec le désir,
Je bois ta dernière caresse :
Car je ne veux plus de maîtresse,
Que celle qui ne sait trahir.

Sur ta bouche, avec le désir,
Je veux boire l'oubli des roses :
Car je n'aimerai plus des choses,
Que celles qu'on ne peut flétrir.

Sur ta bouche, avec le désir,
J'ai bu ma dernière espérance :
Car je ne veux plus de souffrance,
Que celle dont je dois mourir.

XVII

Nous nous sommes aimés trois jours ;
Trois jours elle me fut fidèle.
— Trois jours ! — La constance éternelle
Et les éternelles amours !

Jamais ! jamais ! me disait-elle ;
Moi je disais : toujours ! toujours !
— Toujours ! — La constance éternelle
Et les éternelles amours !

Depuis ce temps, de l'hirondelle
Trois fois j'ai compté les retours.
— Nous nous sommes aimés trois jours ;
Trois jours elle me fut fidèle.

XVIII

Pour trois jours de paradis
J'ai donné mon âme au diable :
Tous mes jours seront maudits
Pour trois jours de paradis.
Que celle pour qui je vendis
Mon âme, était adorable !
Pour trois jours de paradis
J'ai donné mon âme au diable !

Dans trois jours j'ai renfermé
L'éternité de mon âme :
Le seul temps où j'aie aimé
Dans trois jours est renfermé.
Mon cœur mort est embaumé
Dans un souvenir de femme.
Dans trois jours j'ai renfermé
L'éternité de mon âme !

XIX

Un souffle de parfums s'élève
Des taillis profonds où son rêve
Suivait le vol d'un long espoir...
Me vient-il de sa lèvre amie?
— Non! ce sont les fleurs que le soir
Mêle à la bruyère endormie.

Une musique douce et frêle
Sur ses pas murmure pour elle
L'adieu de tout ce qu'elle fuit...
Mon Dieu, j'entends sa voix dans l'ombre.
— Non! C'est la chanson que la nuit
Apprend tout bas au grand bois sombre.

Nuit auguste, bois solitaire
Qui voilez d'un double mystère

Le secret des bonheurs passés,
Rendez-moi l'haleine embaumée,
Et les cheveux de fleurs tressés,
Et la voix de la bien-aimée !

XX

Dans l'air, plein de fils de soie,
Montaient les lis palpitants,
Les lis que l'aube déploie.
Ma mie était toute joie...
Oh ! le beau jour de printemps !

L'air où flottait la caresse
D'un clair de lune enchanté,
Baignait ma blanche maîtresse.
Ma mie était toute ivresse...
Oh ! la belle nuit d'été !

Le vent qui siffle à ma porte,
Seul, bat mon seuil entr'ouvert.
Ma plainte, le vent l'emporte
Ma mie est peut-être morte !...
Oh ! le triste soir d'hiver !

MYRTO

I

Le doux printemps a bu, dans le creux de sa main,
Le premier pleur qu'au bois laissa tomber l'aurore ;
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore,
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain !
— Le doux printemps a bu dans le creux de sa main.

Le printemps a cueilli, dans l'air, des fils de soie,
Pour lier sa chaussure et courir par les bois ;
Vous aimerez demain pour la première fois,
Vous qui ne saviez pas cette immortelle joie !
— Le printemps a cueilli, dans l'air, des fils de soie.

Le printemps a jeté des fleurs sur le chemin
Quand Myrto le remplit de son rire sonore ;
Vous aimerez demain, vous qui n'aimiez encore,
Et vous qui n'aimiez plus, vous aimerez demain !
— Le printemps a jeté des fleurs sur le chemin.

II

Sur la source elle se pencha :
La source doubla son image,
Et ce fut un charmant mirage
Qu'un peu de vent effaroucha.

Sous les grands bois elle chanta :
L'oiseau doubla son chant sauvage,
Et ce fut un charmant ramage
Que le vent lointain emporta.

Quand j'effleurai son doux visage,
Sa bouche ma bouche doubla...
Le vent peut balayer la plage,
O Myrto, que me fait l'orage?
— Ton baiser reste toujours là!

III

Myrto ne sait pas de chansons :
Les filles la trouvent sauvage.
— On la fuit, — et les beaux garçons
Ne l'embrassent pas au passage.

Elle s'en va loin des maisons,
S'asseoir près de la mer immense.
Nul ne regrette son absence :
Myrto ne sait pas de chansons.

Noël vient, vêtu de glaçons :
On danse autour du feu qui brille ;
— Nul n'invite la pauvre fille —
Myrto ne sait pas de chansons.

Mais elle sait le chant austère
Qui vibre au cœur silencieux,
Et que n'écoute pas la terre :
— Myrto sait la chanson des cieux!

IV

L'aube allume sur les coteaux
L'éclair des serpes aiguisées :
Courez, faucilles et couteaux,
Au travers des feuilles rosées.
Le cep aux ramures brisées
Gémit ainsi qu'un être humain.
— Douleur étrange!
Myrto, pareil à la vendange,
Mon cœur a saigné sous ta main.

Midi qui verse le sommeil
Descend de la vigne à la plaine.
Les vendangeurs, troupeau vermeil,
Dorment sous sa brûlante haleine.
Celle qui veille pour ma peine
Ceint son front d'un raisin sanglant.
— Parure étrange!

Myrto, pareil à la vendange,
Mon désir étreint ton front blanc.

Dans les sourds tonneaux, jusqu'au soir,
Les hottes se sont écroulées.
A l'aigre refrain du pressoir
Se mêlent des chansons ailées.
L'enfant, sur les grappes foulées
Saute avec un rire ingénu.
— La danse étrange !
Myrto, pareil à la vendange,
Je suis meurtri sous ton pied nu !

V

Comme un rideau, sous la blancheur
De leurs pétales rapprochées,
Les lis ont enfermé leur cœur :
Les coccinelles sont couchées.

Et, jusqu'au rayon matinal,
Au cœur même des lis cachées
Comme en un rêve virginal,
Les coccinelles sont couchées.

Les lis ne dorment qu'un moment.
Veux-tu pas que, têtes penchées,
Nous causions amoureusement ?
— Les coccinelles sont couchées.

VI

Cocorico ! le coq chante !
C'est le clairon du matin.
Il monte une odeur de thym
Des grands prés où tout s'enchante.
Cocorico ! le coq chante !

Cocorico ! le coq chante !
Bêtes et gens vont manger.
De la maison du berger
Monte une odeur alléchante.
Cocorico ! le coq chante !

Cocorico ! le coq chante !
Entr'ouvrant ses jolis yeux,
Myrto me dit, l'air joyeux,
Qu'elle me hait, la méchante !
Cocorico, le coq chante !

PHILOSOPHIE

I

Le rire, comme les sanglots,
A sa ride profonde et nous creuse la joue,
Et le vent, tour à tour, à notre front secoue
Des épines et des grelots!

Meurtris aux coins de toutes choses,
Traînants ou bondissants, pâle troupeau d'amour,
Nous couvrons les chemins, flagellés, tour à tour,
Par les chardons et par les roses.

Les voluptés et les douleurs,
Entourant nos bûchers, en attisent les flammes;
Comme aux clous de nos croix, sous les lèvres des femmes,
Notre sang coule de nos cœurs!

II

Je sais que ma jeunesse est morte,
Et n'espère plus son retour.
Le cercueil a passé la porte :
Je n'ai de regret que l'Amour.

Dans le marbre, ma main plus forte
Sculpte les fleurs de mon cerveau,
Mille rêves de toute sorte!
Je n'ai de souci que le Beau.

Je ne sais où le temps m'emporte,
Mais sans plainte je le suivrai :
— Nul ne sait son chemin. — Qu'importe
A qui n'a d'espoir que le Vrai!

III

C'est à nos pleurs que se mesure
Tout ce qui nous fut un plaisir,
Et, plus profonde est la blessure,
Plus le cœur se doit applaudir.

Le mal immortel de souffrir
Grandit l'humaine créature;
En vain contre le souvenir
Le temps essaye son injure

Où l'Amour a vraiment passé.
— Comme le passereau blessé,
Tombé de la cime d'un chêne,

Plus haut le bonheur nous a lui,
Plus longtemps notre âme se traîne
Dans l'ombre qu'il jette après lui.

IV

Puisque n'y a peine qui dure,
Vouldrais fester le renouveau
Et tresser de fleurs un bandeau
A mon amoureuse blessure.

Cuidant que Lazare murmure
D'être si longtemps au tombeau,
Puisque n'y a peine qui dure,
Vouldrais fester le renouveau!

Mais las!... la marâtre nature,
Qui donne l'oyselle à l'oyseau,
Ne me donne ce qui me fault;
Et, malgré que peine ne dure,
Ne puis fester le renouveau!

V

Où gyt la loyauté du cœur,
Puisqu'à l'amour amour n'est due,
Et qu'ingratitude est son heur
Qui, pour tout prix, nous est rendue?

Puisque notre peine est perdue,
D'en vouloir merci plein d'honneur,
Et cette ivresse défendue
D'être deux, n'ayant qu'un bonheur!

Amour, des tyrans est le pire,
Car, oyez l'estrange martyre
Où le mal d'aimer nous reduict :

Las! notre folie est la même,
Et d'aimer celle qui nous fuyt,
Et de fuyr celle qui nous aime!

V.

Qui sait où s'enfuit
Le sang de nos veines?
Que de choses vaines
Notre âme poursuit!

Lèvres de fleurs pleines,
Qui sait, dans la nuit,
Où le vent conduit
Vos chères haleines?

Sait tout qui sait bien,
Qu'il n'est de vrai bien,
Qu'au cœur où s'attache

L'amoureux souci.
Aimons sans relâche.
Aimons sans merci!

VII

J'ai bien foulé de douces choses
Sur le chemin des cœurs blessés.
— Trop vite, j'ai cueilli les roses,
Trop vite, hélas! et pas assez!

J'ai bien vu de doux fronts de femme,
De longs cheveux de fleurs tressés.
— Trop vite j'enivrai mon âme,
Trop vite, hélas! et pas assez!

De regrets, l'amour est suivie,
Qui lentement sont effacés.
— Trop vite s'écoule la vie,
Trop vite, hélas! et pas assez!

VIII

J'avais grondé mon triste cœur
Qui ne veut plus jamais s'éprendre;
Il m'a dit, douloureux et tendre :
On m'a tué d'un ris moqueur.

Et j'ai grondé mon triste cœur
De s'être ainsi laissé surprendre.
Il m'a dit : sa voix était tendre.
Je n'ai pas vu son ris moqueur.

J'ai pardonné mon triste cœur.
Aujourd'hui je sais le comprendre.
Hélas! je meurs d'une voix tendre,
Ainsi que lui d'un ris moqueur.

IX

Je porte le cruel souci
De craindre et d'espérer sans trève,
Et je vis comme dans un rêve :
Le mal d'aimer m'a fait ainsi.

Celle que j'aime sans merci,
N'eut pour moi qu'une pitié brève.
Je porte le cruel souci
De craindre et d'espérer sans trève

Le vent du soir qui, sur la grève,
La vit passer, la pleure aussi.
— Moi, je vis comme dans un rêve.
Le mal d'aimer m'a fait ainsi !

X

Quand j'ai dit à l'Aube, sa sœur :
Rends-moi l'immortelle douceur
Des chants de sa voix envolée,
L'Aube muette s'est voilée.

Quand j'ai dit au Midi vermeil :
Rends-moi ses yeux pleins de soleil
Où mon âme se sentait fondre.
Midi n'a rien su me répondre.

Quand j'ai dit au Soir : Qu'as-tu fait
De son beau front qui triomphait,
Comme un lis dans l'azur s'élance?
Le Soir a gardé le silence.

Quand j'ai dit à la Nuit : Rends-moi
Tout ce qui fut l'antique émoi,
Sa beauté rayonnante et nue !...
La Nuit ne s'est pas souvenue.

XI

Doux réveil des bois et des prés
D'or et de pourpre diaprés,
Rapide oubli des jours moroses,
Salut ! printemps, père des roses !

Si tu la revois sous la fleur
De sa virginale pâleur,
Dis à Dieu qu'il me la renvoie,
Celle qui fut toute ma joie,

— Celle qui fait tout mon souci !

Voyant que je la pleure ainsi,
Printemps cruel, ramène aussi
L'essaim des rires de sa bouche.
Doux bruit dont mon cœur s'effarouche.

Bruit charmant, cruel et moqueur..
Ramène-moi, printemps vainqueur,
L'amoureuse que j'ai servie.
Celle qui fut toute ma vie.

— Celle qui reste tout mon cœur!

XII

S'il faut vieillir en si piteuse sorte,
La Mort peut bien se hâter vers ma porte ;
Je n'ai souci, des choses qu'elle emporte,
Que de l'amour !

J'ai trop vécu d'avoir vécu le jour
Où le printemps divin me resta sourd :
Le vrai printemps, c'est l'éternel retour
De la jeunesse !

C'est le retour de la longue caresse,
Et du baiser qu'une neuve maîtresse
Sur notre lèvre amoureusement presse,
Ses doux yeux clos !

C'est le réveil des nids au cœur éclos,
Et des chansons sans trêve, et des sanglots,
Et des frissons que la main prend aux flots
Des chevelures!

C'est notre sang qui monte à nos blessures,
C'est la douleur de vos chères morsures,
Désirs aux dents implacables et sûres!
Désirs ardents!

Troupeau lascif qui fuyez, inconstants,
Le sentier rude où je marche à pas lents.
Qu'importe donc que je vive longtemps
Ou que je meure!

Si tu n'es plus que souvenir et leurre,
Charme d'aimer, seul bien qu'emporte l'heure,
Qui fut ma vie et que tout bas je pleure,
Désespéré!

TRIOLETS NOCTURNES

Vénus a dénoué son collier d'étincelles
Qui s'égrène et remplit les cieux d'étoiles d'or,
Et sème des baisers aux lèvres des pucelles.
Vénus a dénoué son collier d'étincelles :
Un feu s'allume au cœur de la vierge qui dort.
— Vestale qui ne sais quel foyer tu recèles,
Vénus a dénoué son collier d'étincelles !

Vénus a dénoué ses cheveux ramassés
Qui roulent dans l'azur leurs molles avalanches.
— O vierge, quel frisson mord tes épaules blanches !
Vénus a dénoué ses cheveux ramassés :
Le fleuve d'or descend de son col à ses hanches.
De vivantes chaleurs tes flancs sont caressés !
Vénus a dénoué ses cheveux ramassés.

Vénus a dénoué sa ceinture embaumée :
L'essaim voluptueux des parfums de la nuit
Rend son vol et s'abat sur la terre pâmée.
Vénus a dénoué sa ceinture embaumée
Qui de ses plis flottants t'enlace et te poursuit...
— O vierge, éveille-toi, ma pâle bien-aimée!
Vénus a dénoué sa ceinture embaumée.

LA CHANSON DES BLÉS

Écoutez la chanson des blés :

La faim par nous est assouvie.
Nous sommes les flots de la vie
A travers le monde roulés.

Ecoutez la chanson des blés :

La beauté fleurit notre séve.
Nous sommes les blonds cheveux d'Eve
A travers l'azur envolés.

Écoutez la chanson des blés :

Un bruit court à nos cimes frêles.
Nous sommes les oiseaux sans ailes
Dont les chants vous ont consolés.

Ecoutez la chanson des blés :

En nous court le sang de la terre,
Et le pavot, fleur solitaire,
Rougit souvent nos flancs brûlés.

Écoutez la chanson des blés :

De la terre ouvrant la poitrine,
Pareille au lait blanc, la farine
S'exprime de nos grains foulés.

Écoutez la chanson des blés :

Nous sommes le brin d'herbe auguste
Par qui l'homme, toujours robuste,
Rêve encore aux cieux exilés.

Écoutez la chanson des blés !

DUETTO

— Écoute-moi, pasteur : j'ai peur dans la nuit sombre.
— Moi, j'ai peur de ta main qui me cherche dans l'ombre.
— Ne trouves-tu donc pas ce silence effrayant?
— Je crains bien plus ta voix qui m'appelle en fuyant.
— Un ciel si noir ne peut que présager l'orage.
— Un tel trouble ne peut que briser mon courage.
— Si quelque étoile encor nous montrait le chemin.
— L'aimant de tes regards m'attire vers ta main.
— Le souffle des esprits dans mes cheveux se joue.
— Ton haleine, en passant, de loin brûle ma joue.
— C'est la mort, n'est-ce pas?
— Non c'est l'amour vainqueur.
— La nuit est sous mon front
— L'orage est dans mon cœur.

LA DEVISE D'AMOUR

Qu'un jour ta fierté dédaigne
Mes longs ennuis
Est le seul mal que je craigne...
Si *toi ne puis*.

Désespéré je te suis,
Et mon cœur saigne
Durant les jours et les nuits :
Autre ne daigne.

Peu m'importe qui me plaigne
Si tu me fuis :
Toi ne puis, autre ne daigne,
Triste je suis!

RÉVEIL

Lève-toi, chère ensevelie
Déchire ton linceul de fleurs.
Tu n'as pas oublié mes pleurs?
— La plus chère larme s'oublie!

Je te retrouve un peu pâlie :
Qui t'a pris tes chères couleurs?
— J'ai longtemps dormi sous les fleurs,
Et le plus doux charme s'oublie!

Je ne sais par quelle folie,
Je t'aime encor sous tes pâleurs?
Viens!... les roses boiront tes pleurs!
— Le chemin des roses s'oublie!

Je meurs de ta mélancolie.
Viennent de nouvelles douleurs !
C'est le printemps ! Cueillons des fleurs !
Lève-toi, chère ensevelie !

LE RETOUR

I

Dans tes yeux baignés de clarté
L'âme des cieux est descendue
Toi dont la sereine beauté
Prit mon cœur et ma liberté :
Je t'aimais et je t'ai perdue !

Sur ta lèvre aux replis soyeux,
L'âme des fleurs est descendue.
Je l'adore autant que tes yeux !
Toi qui m'as fait triste et joyeux,
Je t'aimais et je t'ai perdue !

Dans ton cœur plein de trahison,
L'âme de l'enfer s'est levée.
Ah ! je reviens à ma prison ;
Reprends mon cœur et ma raison !
Je t'aime et je t'ai retrouvée !

II

Quelle peine vas-tu m'offrir?
Sais-tu des choses bien cruelles?
De quelles tortures nouvelles
Espères-tu me voir souffrir?
Ah! Cette fois j'en veux mourir!

Car, en moi, chère vagabonde,
Tu n'as aimé que ma douleur!
C'était comme une sombre fleur :
Mes pleurs y coulaient comme une onde.
Viens, je la ferai plus profonde!

Comme un mort je m'y coucherai
Sous tes beaux pieds nus que je baise.
Tu m'y fouleras tout à l'aise,
De mon propre mal enivré,
Gémissant et désespéré.

III

J'ai dans mon cœur doux et profond,
Caché tout le mal que lui font
Tes yeux et ton rire farouche.
C'est ma gloire et mon châtiment
D'avoir mis si haut mon tourment
Que nul ne l'atteigne et n'y touche.

Comme une perle sous la mer,
J'ai caché dans mon cœur amer
Ma douleur en larme figée.
Que tu l'accueilles sans mépris,
Comme on prend un joyau de prix,
Et ma peine sera vengée.

Car, pour m'immoler sûrement
A ce qui seul en toi ne ment,

A ta beauté par quoi j'expire,
J'ai dans mon cœur profond et doux,
Caché le mal dont sont jaloux
Tes yeux farouches et ton rire !

IV

Dans l'obscurité des grands bois
Où pleure le cerf aux abois,
Où meurt la bête solitaire
Portant au flanc le trait vainqueur,
Quand a passé le sagittaire,
O cruelle! Emporte mon cœur!

La grande forêt sait un chant
Qui donne, tant il est touchant,
Des ailes aux âmes blessées.
Alors qu'il passera sur nous,
Déliant nos mains enlacées,
Je veux me mettre à tes genoux.

Dans un dernier gémissement,
Au loin s'est tu le cerf bramant

La forêt profonde s'est tue,
Et, sans l'adieu divin du bois,
Seule au mal sacré qui la tue,
S'exhale mon âme aux abois.

V

Ah ! si jamais tu me retires
Ton cœur faux et ton corps sacré,
Ce que toujours je pleurerai,
C'est l'ivresse de mes martyres !

C'est l'angoisse de chaque instant :
C'est l'effroi jaloux des caresses...
O tortures enchanteresses !
O mal qu'on aime en le portant !

O sanglots dont l'âme est brisée,
O désespoirs silencieux,
Vous êtes la sainte rosée,
Vous êtes la pitié des cieux !

Vous versez, cruelles délices,
O voluptueuses douleurs,
Les larmes de la nuit aux fleurs,
Et le sang des Dieux aux calices!

VI

— Non ! C'est bien pour l'éternité !
Car le temps n'a rien emporté
De mon cœur ni de ta beauté.

Sitôt que tu t'es souvenue,
De si loin je t'ai reconnue !

Mon cœur s'inonda de clarté,
— Non ! C'est bien pour l'éternité
Que tes yeux mortels m'ont dompté !

De si loin je t'ai reconnue,
Sitôt que l'heure fut venue !

Dans ta grâce et dans ta fierté.
J'ai mon amour ressuscité.
— Non ! C'est bien pour l'éternité !

III

LES VESTALES

BIBLIOTHÈQUE

LES VESTALES

INTRODUCTION

Cherchant plus haut que moi l'espoir de ma pensée.
J'ai trouvé la douleur dont je voulais mourir;
Puisque je porte au cœur ta blessure insensée,
O volupté sans nom de l'amour sans désir!

— J'ai trouvé la douleur dont je voulais mourir. —
Si tu vis sous les cieux, ma chaste fiancée,
Je ne veux de pitié que dans ton souvenir,
Blanche apparition dont mon âme est blessée!

Puisque je porte au cœur ta blessure insensée,
Je ne veux de pitié que dans ton souvenir!
— Si tu vis sous les cieux, ma chaste fiancée,
Je te dirai le mal qu'il est doux de souffrir!

O volupté sans nom de l'amour sans désir,
Blanche apparition dont mon âme est blessée,
Je te dirai le mal qu'il est doux de souffrir,
Cherchant plus haut que soi l'espoir de sa pensée !

I

Épris de cela seul que n'atteindront jamais
Ni terrestres désirs ni ferveur sensuelle,
J'ai dit aux cieux l'amour chaste dont je t'aimais,
Splendeur des marbres blancs, virginité cruelle !

De l'antique Beauté vision solennelle,
Pour entr'ouvrir encor la pierre où tu dormais,
De Paros révolté j'ai fouillé les sommets :
Car je te sais vivante et te crois éternelle !

Mais l'âme qui t'habite a des sérénités
Où se brisait le vol douloureux de mes rêves
Dans l'infini des cieux nocturnes emportés :

Après de longs combats et de rapides trêves,
Vaincu de l'idéal, vaincu mais non lassé,
J'ouvre à ses flèches d'or mon flanc toujours blessé !

II

Je veux savoir l'amour permis au cénobite
Qui, sous des vœux sacrés, étreint fidèlement
Son cœur vierge de tout mortel attachement
Et qu'aucun souvenir de volupté n'habite ;

Quand le charme trompeur de son rêve l'invite
Au doux oubli de l'heure et de l'isolement,
Quand les cieux et les lis fraternels seulement
Boivent, comme un parfum, son âme de lévite.

Je veux savoir l'amour mélancolique et doux
Des austères amants qui n'aiment qu'à genoux,
Ignorant des baisers les douceurs infinies,

Comme les trahisons des espoirs décevants,
Et greffer sur mon cœur aux séves rajeunies
La fleur, la pâle fleur de ces tombeaux vivants !

III

Vierges qu'un fol amour dans la mort a couchées,
Vestales sous vos cœurs étreignant des flambeaux,
O floraisons de lis par l'aurore fauchées,
Votre ombre est familière aux amis des tombeaux.

Celles-là sont vos sœurs que nous avons cherchées
Et dont le souvenir hante seul nos cerveaux ;
— Pâles Ève aux fronts couronnés de pavots,
De nos flancs par un dieu vous fûtes arrachées ;

Épouses que le rêve amène à leur époux,
Ma blanche fiancée est-elle parmi vous,
Dans les chœurs où l'azur baise vos pieds de neige?

Dites-lui que je pleure et, lui prenant la main,
Guidez-la par les cieux et, le long du chemin,
Suivez-la d'un superbe et fraternel cortége!

IV

Si ton pied foule encor l'argile qui me pèse,
Que ne suis-je moi-même à l'argile rendu,
Mort glacé sous tes pas et sous l'herbe étendu,
Sein brûlé que le froid de son linceul apaise !

Que ne suis-je mêlé dans la cendre qui baise
Les plis traînants du voile à ton front suspendu,
Dans le monde vivant qui t'entoure perdu,
Et de mes vains débris t'étreignant à mon aise !

Je deviendrais un peu de tout ce qui te sent,
De tout ce qui te voit, de tout ce qui te touche :
Fleur, je me sècherais aux chaleurs de ton sang,

Ou, fruit, je me fondrais aux saveurs de ta bouche.
Je serais une proie à tout ce que tu veux,
Et je boirais dans l'air l'odeur de tes cheveux.

V

Son être se disperse aux choses d'ici-bas,
Comme aux buissons jaloux la blancheur de la laine !
Vents des cieux qui buvez, comme une coupe pleine,
Le sang sacré des morts, après les longs combats,

Descendez, vents des cieux, et desséchez la plaine,
Si l'herbe y garde encor le parfum de ses pas !
Si l'air tiède du soir garde encor son haleine,
Descendez, vents des cieux, et ne le souffrez pas !

Et secouez du front des grands arbres pleins d'ombre
Les mystères muets et les charmes sans nombre
Qu'à tout ce qu'elle voit ont apportés ses yeux !

Doux gazons, bois géants, splendeurs de la matière,
Vous ne me prendrez pas son âme tout entière :
— Dispersez-la plutôt, vents terribles des cieux !

VI

Ceux-là qui meurtrissaient leur chair sous des cilices
Et sous l'âpre douleur des flagellations,
N'avaient que leur sang seul à verser aux calices
Où boit la lèvre en feu de nos tentations.

Pleins d'eux seuls, ils goûtaient les amères délices
D'assouvir sans remords d'augustes passions,
Et, de leur seul trépas volontaires complices,
Mouraient sous la ferveur des adorations !

Leur supplice était doux et le mien m'épouvante,
S'il faut, qu'avant le temps, pour hâter notre amour,
Meure ton noble corps dans sa gloire vivante :

Et je pleure, jaloux de ce bien sans retour,
— Inexorable loi faite à notre hyménée, —
Ta forme impérissable à périr condamnée !

VII

Quand la Mort me rendra son âme délivrée,
L'ombre viendra poser sur mes yeux endormis
La douceur des baisers que ma sœur m'a promis,
L'ombre qui peuplera l'immensité sacrée !

Gardiens de mon espoir et de la foi jurée
Au seul et triste amour que vous m'ayez permis,
Cieux vivants, dites-lui, qu'elle en soit déchirée,
Le mal que j'ai souffert d'un cœur ferme et soumis.

Quand la Mort me rendra ton âme, ô ma Colombe,
Je ne souffrirai pas qu'aux roses d'une tombe
Refleurisse l'éclat mortel de ta beauté !

C'est dans l'oubli jaloux de ta splendeur cruelle
Que je veux à jamais, sereine volupté,
Boire tes longs parfums, ô fleur spirituelle !

VIII

L'ombre clôt les chemins d'un mobile horizon
Que reculent mes pas sans en briser l'obstacle,
Enfermant dans la nuit, comme en un tabernacle,
Mon rêve qu'ont meurtri le jour et la raison.

Le jour et la raison sont cruels au miracle
De ta sainte promesse, âme sans trahison !
Mais, pareil aux croyants assis dans le cénacle,
De l'amour éternel j'attends la floraison.

Quand l'aube aura brûlé, jusqu'au dernier, les voiles
Que dresse chaque nuit sur ses pas glorieux,
Je vous verrai, ma sœur, dans le chœur des étoiles

Et dans l'éclat sans fin du jour victorieux ;
Je vous rencontrerai, dans les cieux, la première,
Et nous nous aimerons longtemps — dans la lumière !

IX

La nuit chemine et, sur ses pas silencieux,
La poussière d'argent des astres s'est levée
Tout le long de la route éternelle des cieux :
Vous gravirez ainsi la colline élevée

Où fleurit mon espoir comme un lis ténébreux,
Vierge au pas indolent que mon âme a rêvée,
Et, quand sur les sommets vous serez arrivée,
Des étoiles luiront sous vos pieds amoureux.

Car le jour m'a brûlé de feux que je recèle,
Pour garder à la nuit sa jalouse étincelle
Et porter à la Mort un baiser surhumain...

Cependant qu'elle vit, ma douce bien-aimée,
Seuls vous baisez tout bas sa robe parfumée,
Grands bois agenouillés le long de son chemin!

X

Vous m'avez, mon amour, contristé sans merci :
Les jours sont longs à ceux que l'attente consume
Et de qui l'ombre seule a connu le souci !...
Quand l'aube intérieure en leur âme s'allume,

Et que leur vision, dans l'azur obscurci,
Se dresse lentement comme un brouillard qui fume,
Des maux inconsolés oubliant l'amertume,
Ils ne regrettent plus d'avoir souffert ainsi.

Ils savent que le bien de n'aimer que des songes
Est d'abolir l'affront des terrestres mensonges
Et d'asseoir son bonheur dans la sérénité.

Vous m'avez, mon amour, sans merci contristé :
Les étoiles rêvaient sur le bord de la nue
Et j'étais à genoux : — vous n'êtes pas venue !

XI

A quoi bon te voiler durant que j'ai des yeux?
Rien ne m'est inconnu de ton mortel visage
Ni des splendeurs du fruit que, dans sa fleur sauvage,
Le soleil a mûri pour la moisson des cieux.

De ta forme terrestre épiant le mirage
Sous les dormantes eaux des bois silencieux,
D'un immuable aspect j'ai conçu ton image
Et dressé, sous mon front, ton corps harmonieux.

Je sais la pourpre errante aux contours de ta bouche
Où mes désirs jamais ne seront apaisés;
Mais je maudis tout bas la puissance farouche

Qui m'a fait deviner la saveur des baisers
Et suspend, sans pitié de mes ardentes fièvres,
Cette vendange amère au-dessus de mes lèvres!

IV

PROFILS PERDUS

PROFILS PERDUS

I

Des yeux si grands qu'un coin du ciel doit s'y trouver ;
Si profonds qu'on dirait deux étoiles tombées
Au creux du lac d'argent où la Nuit vient rêver,
Quand l'air vibrant s'emplit du vol des scarabées.

Comme un arc de corail, les lèvres recourbées
Ont des traits dont nul cœur ne se saurait sauver ;
Et David, sur ses pas, eût cru voir s'élever
Les jardins où passaient les blanches Bethsabées.

Dans sa grâce robuste et sa douce fierté,
On penserait, à voir sa riante beauté,
L'épanouissement d'une rose trémière.

L'ombre de ses cheveux, sombre et vivant réseau,
Baigne amoureusement son teint fait de lumière
Et passe, sur son front, comme une aile d'oiseau.

II

Du front étroit jaillit sa large chevelure,
Flot vivant qui dormait au cœur d'un marbre blanc,
Échappée au contour serré de l'encolure,
La ligne s'arrondit pour embrasser le flanc.

La cuisse épaisse assied son contour opulent
Sur un mince genou; — frêle, flexible et sûre,
La cheville soutient, comme un lis indolent,
Son beau pied que jamais n'outragea la chaussure.

Enfant de l'art moderne épris de l'art païen,
J'adore, comme un Grec du temps athénien,
La femme que revêt cette splendeur insigne,

Qui fait tout mon respect de sa seule beauté
Et, pareille à Léda, montre sa nudité,
Fière à tenter un dieu, blanche à tromper un cygne!

III

Est-ce le cygne antique, est-ce l'ange chrétien
Qui, volant près de toi dans la nuit solennelle,
A laissé sur ton cou la blancheur de son aile,
Vierge à l'air tout ensemble ascétique et païen?

L'inexorable feu de l'amour ancien
Brûle mystiquement au fond de ta prunelle,
Et l'irritant éclat de ta splendeur charnelle
S'amortit aux candeurs de ton chaste maintien.

Quel souvenir des Cieux, ô fille de la Terre,
A ta grâce robuste unit ce charme austère
Et d'un parfum claustral entoure ta beauté?

Quel précoce dégoût de nos plaisirs moroses?
Quel mépris de l'amour ou quel oubli des roses?
O Fleur de sacrifice! — O Fleur de Volupté!

IV

Désertant l'eau qui dort, les pleurs vivants des saules
Parmi sa chevelure abondante ont coulé,
Et les lis paresseux ont pourtant seuls filé
La clarté qui jaillit de ses blanches épaules.

Non pareille à la fleur pâle dont chaque nuit,
Vase empli de rayons, referme la corolle,
Dès que le soir descend sur nous, sa bouche folle
S'illumine de rire et, rouge étoile, luit.

Tout est gaîté, chanson, insolence — que sais-je?
Et mépris de l'amour dans son être joyeux.
Un rêve cependant parfois passe en ses yeux
Pareils à deux bluets qu'aurait surpris la neige.

V

Sur ta poitrine vierge, une abeille amoureuse
Grave, d'un dard brûlant, deux pudiques rougeurs
Et pose, en bourdonnant, sur ta lèvre peureuse,
Le miel des longs baisers aux moiteuses fraîcheurs !

Sous ta poitrine vierge, une source mystique
S'entr'ouvre au cœur du marbre et l'emplit de frissons
Et murmure et t'endort, au bruit de ses chansons,
Comme Narcisse au bord de la fontaine antique !

Sur ta poitrine vierge, essayant ses clartés,
Enfant, le doux soleil de ta quinzième année
Fleurit le lis tremblant des chastes voluptés.

Sous ta poitrine vierge, une douleur est née ;
Déjà tes lèvres, femme, ont appris les sanglots,
Et, sous le faix des pleurs, tes doux yeux se sont clos !

Des yeux noirs que fait rire un clignement mutin,
Chevelure qu'un vol de brise a caressée,
Une bouche railleuse aux deux coins retroussée
Comme un croissant de pourpre en un ciel de matin.

Bijou du vieux Paris sur un corps florentin,
Cette tête charmante, en traits fins esquissée,
Surmonte un buste où dort l'immortelle pensée
Des vieux maîtres épris d'un idéal lointain.

Comme d'un mont neigeux, de ses épaules blanches
Un grand fleuve lacté roule jusqu'à ses hanches,
Chantant le rhythme d'or de l'antique beauté.

Impérissable éclat de la forme sacrée,
Souvenir de Vénus par le flot reflété,
Corps de déesse et front de lutin — c'est Andrée.

V

MEMENTO

MEMENTO

Souvent à la clarté qui tremble
Sur l'âtre en feu, je les revois,
Les amoureuses d'autrefois!
— Je les revois toutes ensemble.

Elles gravissent lentement
Le coteau fleuri de mon rêve,
Dans mon cœur réveillant, sans trêve,
Le remords du dernier serment.

Comme les flots d'une onde morte,
Passe leur chœur silencieux.
Leur mystique regard m'apporte
Le pardon des derniers adieux.

Ces doux spectres au front de femme,
Ces chers hôtes de mon foyer,
Ces débris aimés de mon âme
Me rendent à moi tout entier.

Alors, enivrante et profonde,
M'envahit la tentation
De suivre, par delà le monde,
Cette blanche procession,

Au doux pays où l'ont suivie
Ceux qui ne se consolent pas;
Où s'accroît la future vie
De tout ce qu'on perd ici-bas!

Où lentement se recompose,
Et, souvenir à souvenir,
Notre être que doit rajeunir
L'éternelle métamorphose.

Car les gazons où j'ai pleuré
Me doivent compte d'une larme;
Car un fol espoir, comme une arme,
Au fond de mon cœur est entré!

Car vous fuyez avant l'aurore,
O vous, qu'en pleurant, je revois,
Et je veux vous aimer encore,
Mes amoureuses d'autrefois !...

Alors, à la clarté qui tremble
Sur le chemin des trépassés,
Quand nous recompterons ensemble
Le trésor des bonheurs passés,

Rappelez-vous, ô bien-aimées,
De ces jours, de tous les meilleurs,
Et de tant d'heures consumées
En tant de baisers et de pleurs !

LIVRE DEUXIÈME

LA VIE

I

LA VIE DE L'AME

LA VIE DE L'AME

LE PASSÉ

I

Sur l'amant et sur la maîtresse,
L'Aube épanche un jour enchanté,
Et le temps semble à leur ivresse
Le seuil d'or d'une éternité.

Et le premier frisson des brises,
Baisant leurs fronts silencieux,
Emporte leurs âmes surprises,
D'une aile égale, vers les cieux!

Plus haut que le vol des colombes
Et le dernier parfum des fleurs,
Ils passent au-dessus des tombes
Sans entendre couler les pleurs.

Pasteurs du blanc troupeau des rêves,
Une étoile, au sillon vainqueur,
A guidé leurs pas sur les grèves ;
Un Dieu jeune est né dans leur cœur !

L'encens, la cinname et la myrrhe
Brûlent dans leurs souffles mêlés ;
Le chœur des anges les admire
Sur le seuil des Édens voilés.

Sous le vent des harpes sacrées,
Frémissant des mêmes accords,
Comme sous des mains inspirées,
Leurs âmes vibrent dans leurs corps ;

L'extase a figé les paroles
Sur leurs lèvres au souffle éteint,
Comme la rosée, aux corolles,
Le premier frisson du matin.

D'un baiser leur chair est liée,
D'un serment leur être est uni,
Et leur âme multipliée
Partout confine à l'infini.

Parfums errants, nuit solennelle,
Hymne où l'esprit bercé s'endort,
Lis pur, étoile fraternelle...
Oh! le beau chemin vers la mort!

Sous leurs pas la nue est ouverte :
L'astre a laissé choir son flambeau...
L'amant fuit la route déserte,
La maîtresse gît au tombeau.

Au soleil d'or sitôt fermée,
O fleur morte, immortelle fleur!
Tu reposes, ma bien-aimée!
Des deux, ton sort est le meilleur.

Ayant clos tes yeux et ta bouche,
Que me font l'air et le soleil!
— A ceux qu'unit la même couche,
Dieu devrait le même sommeil.

II

Rayonnement discret de la lampe baissée,
Douce plainte du lin par l'aiguille mordu,
Chant léger qu'étouffait sur sa lèvre pressée
Le baiser toujours pris et toujours défendu!

Vieux livre interrompu de lentes causeries,
Silence qu'emplissaient de longs enchantements,
Parfum toujours en fleur des roses défleuries,
Calme des soirs passés près des tisons fumants!

Oh! je baise en pleurant l'aile dont tu m'effleures,
Souvenir éternel, regret inconsolé,
Amour qui fus ma vie et qui t'es envolé,
— Charme de tous les lieux et de toutes les heures!

III

L'air du soir emportait sous les feuillages sombres,
Comme un parfum du ciel, l'âme des voluptés;
Les rêves se levaient partout avec les ombres :
Celle qui fut mon cœur était à mes côtés.

Nous suivions le grand bois, parmi l'herbe mouillée,
L'air au front, l'œil au ciel, la bruyère aux genoux,
Et comme elle sortait, blanche, de la feuillée,
Une source se prit à gémir près de nous.

Ce sanglot sans pitié, poursuivant mon oreille,
S'en fut jusqu'à mon cœur joyeux et l'affligea :
La santé fleurissait sa beauté sans pareille,
Et je cherchais pourquoi l'onde pleurait déjà !

IV

Sur le lac, où j'ai vu passer les cygnes blancs,
Un rêve flotte et suit leur lumineux cortége :
Je vois l'ange endormi, l'enfant au corps de neige
Qui soulève vers moi ses bras nus et tremblants,
Ses bras pareils aux cous harmonieux des cygnes!
— Et, quand le flot s'enfuit, leurs gestes nonchalants,
Comme pour un adieu, tristes, me font des signes.

Dans le chœur fraternel des célestes oiseaux,
Que cherche, sous l'azur, la chère ensevelie?
A-t-elle retrouvé le bouquet d'Ophélie,
La pâle fleur d'amour qui croît au fond des eaux?
— Quand la fraîcheur du vol des cygnes les effleure,
Son haleine frissonne aux cimes des roseaux
Et me trouble, en passant, comme une voix qui pleure.

Sur le lac où j'ai vu descendre le soleil,
Un rêve flotte et suit la vision première :
Je revois mon amour couché dans la lumière,
Comme un lis abattu que teint un sang vermeil;
Et le flot, aux rougeurs dont le couchant l'irise,
Palpite sur la grève, incessant et pareil
A la lèvre qu'empourpre un baiser qui la brise.

Des baisers ont passé, rapides et brûlants,
Sur ma lèvre où jadis son âme s'est posée,
Et j'ai senti saigner, toujours inépuisée,
Sous l'implacable fer de mes souvenirs lents,
Ma dernière douleur et mon amour première,
— Près du lac où j'ai vu passer les cygnes blancs,
— Près du lac où j'ai vu descendre la lumière.

V

Très-pâle et le front ceint de marguerites,
Ses grands yeux levés et qui, somnolents,
Semblaient lire au ciel des choses écrites,
Elle s'en allait, rêveuse, à pas lents,
Si pâle et le front ceint de marguerites!

Très-douce et ne parlant plus à la terre
Qu'avec son sourire et comme tout bas,
Elle allait cueillant la fleur solitaire
Qu'un rêve faisait naître sous ses pas...
Si douce et ne parlant plus à la terre!

Très-frêle et pareille au roseau qui penche,
Un faix invisible inclinait son front.
Va, repose en paix, ma colombe blanche,
Toi que plus jamais mes yeux ne verront
Si frêle et pareille au roseau qui penche.

IMPRESSIONS

PROLOGUE

Poursuivre ce qui fuit, rêver ce qu'on ignore,
S'ouvrir une blessure impossible à guérir,
Hâter la trahison que garde l'avenir
A ceux que l'idéal implacable dévore ;

Fuir ce qu'on peut aimer, chercher ce qu'on adore,
Ce qui peut être est mort ou vous fera mourir,
C'est folie et pitié ! Car nul ne sait encore
Si le bien de savoir vaut le mal de souffrir.

J'ai, jusque sous la dent de l'antique chimère,
Voulu ravir le fruit dont la science amère
Tente ironiquement les cœurs audacieux.

Pour monter dans l'azur j'ai déserté la vie,
Et cependant je porte une secrète envie
A tous ceux que la terre a consolés des cieux !

I

GLORIA VICTIS

Jésus, ta croix insulte à plus d'une potence
Où d'aussi grands que toi sont morts désespérés.
Qui pourrait les compter les martyrs ignorés
Dont une mort infâme a puni la constance?

Bien d'autres ont souffert, Sauveur du genre humain,
Pour le rêve insensé des choses immortelles!
Mais leurs religions, Jésus, où donc sont-elles?
Quelle bouche a baisé leurs pas sur leur chemin?

Ils portaient, comme toi, des mondes dans leurs têtes,
Que l'oubli, dans ses flots, a noyés sans remords.
Naufrage sans témoins! Ils sont morts deux fois morts!
— Le Ciel a refusé sa foudre à leurs tempêtes. —

Ta mort fut douce, à toi, de charmes infinis :
Sur le sein d'un ami tu bus le dernier verre
Et Madeleine en pleurs consola ton calvaire,
Comme autrefois Vénus les mânes d'Adonis.

Mais vous, sombres martyrs des œuvres méprisées,
Au pied de vos gibets les loups seuls sont venus,
Et les vents seuls ont bu les sanglantes rosées
Que poussait l'agonie à vos fronts méconnus

II

RESPECT

Tu me tendais ta bouche et j'ai baisé ton front,
Et ta fierté, surprise à cet accueil farouche,
N'a pas su démêler le respect de l'affront,
Et tu m'offres ton front quand je cherche ta bouche.

Ce que j'aurai souffert, d'autres te le diront :
Pour sauver le seul bien dont le souci me touche,
Sur mon cœur, où longtemps des regrets saigneront,
D'un amour fraternel j'aurai greffé la souche.

Je ne connaîtrai pas l'intime volupté
De boire les parfums de ton corps enchanté,
Fleuve lacté qui fait les blancheurs de ta couche.

De l'honneur que j'ai mis plus haut que le désir,
Je porterai le faix, quand j'en devrais mourir...
Mais une fois pourtant je veux baiser ta bouche !

III

JALOUSIE

L'Aube a posé ses pieds, ses pieds blancs et furtifs,
Sur les fronts des rêveurs et les monts taciturnes,
Et fermé les yeux d'or, les yeux doux et craintifs,
Des constellations et des oiseaux nocturnes.

L'allégresse du ciel, du ciel vibrant et clair,
Ne descend plus au fond de mon esprit morose,
Sitôt que le frisson, le doux frisson de l'air,
Fait s'ouvrir l'Orient comme une immense rose.

Car, penché sur ton cœur, ton cœur triste et profond
Qu'enveloppe de paix ta gorge cadencée,
J'entends sourdre la mer, la mer sombre et sans fond,
De ton rêve où se perd ma jalouse pensée:

IV

COLÈRE

Quand au plus profond de mon être
Ton regard m'atteint et me mord,
Sais-tu que tu n'auras, peut-être,
L'impunité que par ma mort?

De ton rire cruel et traître,
Tu m'ouvres le cœur sans remord,
Plus implacable que le prêtre
A la victime qui se tord.

Et tu ne crains pas, mon pauvre ange,
Qu'un jour, révolté, je me venge
Et que je te frappe à ton tour?...

L'heure d'aimer est incertaine,
Et nul ne sait combien de haine
Se cache au fond de son amour.

V

SOUVENIR

Durant les soirs d'hiver longs et silencieux,
Je pense au temps où seuls, près de l'âtre joyeux,
Les cheveux dénoués et souvent demi-nue,
Tu dormais dans mes bras, sitôt la nuit venue;
Où mes baisers riaient et pleuraient tour à tour,
Sur votre front sans tache, ô mon premier amour!
Et j'écoutais chanter ton cœur dans ta poitrine
Et mes yeux enivrés, sous la toile mutine,
Suivaient le flot charmant de ton corps amolli.
Et puis, comme un enfant, dans notre petit lit
Je t'emportais joyeux, — éploré comme un saule.
Ton front abandonné roulait sur mon épaule.
Là, des baisers nouveaux, ardents, multipliés,
S'élançaient sur ta bouche et mouraient à tes pieds!

VI

DEUX PETITES FILLES

Comme un couple de cygnes blancs
Harmonieuses à décrire,
Sur deux visages dissemblants,
Elles ont le même sourire.

Le même regard dans leurs yeux
S'attendrit quelquefois; mais l'une
Prit le sien au soleil joyeux,
L'autre à quelque rayon de lune;

Et, bien que le même printemps
Effleure leur petite joue,
Voici déjà de longs instants
Que l'une rêve et l'autre joue.

Songes d'or et vives chansons,
Elles ont fait leur part entr'elles :
L'une suit le vol des pinsons,
L'autre celui des tourterelles.

Mais leur cœur fraternel sait bien
Où se croise leur double voie ;
Un tendre et mystique lien
Unit ce calme à cette joie,

Et, sous le même enchantement
Que les fleurs discrètes des mousses,
S'épanouissent chastement
Leurs âmes jumelles et douces !

VII

PELERINS

I

Les pèlerins d'amour, sublimes voyageurs,
Seuls affrontent pieds nus nos sentiers de misère ;
Les yeux souvent au ciel, égrenant un rosaire
De chansons et de pleurs.

Ils s'arrêtent au bord des sources altérées,
Pour baiser, sous les fleurs, des pas mystérieux ;
Ils portent à leur cou des reliques sacrées
Qu'ils cachent à nos yeux.

Au revers d'un fossé de leur route infinie,
Ils s'endorment un soir, comme l'oiseau s'endort.
Nul ne connaît leurs noms, car leur muet génie
Est frère de la Mort !

II

Parfois, sur le chemin que leur marche ensanglante,
Le sombre chœur des gueux et des déshérités,
Comme un troupeau de bœufs que le fouet tourmente,
Pousse sa grande voix dans les immensités.

Et la nuit seule entend leur clameur insensée
Qui roule, sous l'azur, le bruit sourd de ses flots.
La majesté des cieux n'en est pas offensée ;
Le vide boit leurs cris et le vent leurs sanglots !

Mieux vaut au pèlerin que trahit son courage,
Fuir les sentiers perdus qu'a brûlés le soleil,
Et, muet, s'endormir sous le cruel ombrage
Où la jalouse Mort vient punir le sommeil.

Moi, je marche toujours, sans plainte et sans colère :
Il n'est de pauvreté qu'au cœur sans souvenir.
Je porte dans mon âme un trésor de misère,
Et mes jours sont remplis d'aimer et de souffrir !

VIII

MARTYRS

Du haut de l'arbre de la vie
Où le désir les crucifie,
Les pâles martyrs de l'amour
Contemplent, au pied du Calvaire,
Les joyeux compagnons du verre
Qui chantent tout le long du jour !

Eux, leur flanc saigne et leur col ploie,
Et cette musique de joie
N'effleure pas leurs sens troublés...
Mais, cette voix qui vibre à peine,
C'est un sanglot de Madeleine !
— Et les martyrs sont consolés.

IX

MATER SUPERBA

Quand, sur ton noble front de pudeur revêtu,
J'admire la beauté, splendeur de la vertu,
J'aime d'un fol amour, mère orgueilleuse et sainte,
Ton fils que tu retiens dans une molle étreinte,
Ton beau captif qui veut s'échapper de tes bras,
Chante, mère orgueilleuse et douce, et tu verras
Sur ton bras courageux rouler sa blonde tête,
Et tu demeureras, immobile et muette,
Recueillie, et tout bas adorant son sommeil!
Berce-le doucement, et, s'il pleure au réveil,
Penche vers lui ton front, mère orgueilleuse et tendre;
Que ton fils te caresse, et que je puisse entendre,
Comme dans les rosiers les passereaux voleurs,
Gazouiller ses baisers sur tes lèvres en fleurs!

X

LA NOURRICE

A la table, au foyer, dans la famille antique,
La nourrice gardait une place à côté
De l'aïeul et c'était une sage pratique :
Son conseil entre tous demeurait respecté.

Comme un hôte sacré qu'environne un mystère,
Des lares endormis religieux gardien,
Passait dans la maison cette figure austère,
Et l'homme lui disait : Ma mère! — Et c'était bien !

Car, monté dans tes bras, mieux que ton ventre, ô femme,
C'est ton sein patient qui nous donne notre âme ;
Car c'est, pour qui le cherche, un symbole puissant,

Qu'au-dessus de ton flanc Dieu, dressant ta mamelle,
Ait assis sur ton cœur la colline jumelle
Où nous buvons le lait, cette fleur de ton sang!

XI

LES OUBLIEUX

L'enfant disait : « Veux-tu nous enfuir loin du monde?
— « Enfant, ma douce enfant, je veux ce que tu veux! »
Il prenait dans ses mains la chère tête blonde,
Et sur son front rêveur il baisait ses cheveux..

« Ami, courons au bal! Le bal joyeux m'attire!
« Mais non!... Courons au bois sur ton cheval nerveux!
— « Enfant, ma douce enfant, je veux ce que tu veux! »
Et sur sa lèvre folle il baisait son sourire.

Sentiers où leur amour a longtemps voyagé,
Doux nids où s'abritait leur mutuelle ivresse,
Où donc sont aujourd'hui l'amant et la maîtresse?
— Tous deux sont beaux encore et tous deux ont changé.

XII

SONNET DU RENOUVEAU

Sous les premiers soleils, comme une coupe pleine,
La verdure déborde au penchant des chemins.
Le printemps a jeté des roses dans la plaine ;
Ami, nous reviendrons des roses plein les mains.

Aux beaux jours sont promis de plus beaux lendemains,
Dans l'azur transparent qu'attiédit son haleine,
Avril a réveillé l'abeille et le phalène :
On entend bourdonner alentour des jasmins.

Ainsi, rien n'était mort. Tout renaît, ô merveille !
Aux mondes d'autrefois le monde s'appareille :
Ami, reconnais-tu cette vieille chanson?

La chanson qui viendra, jamais la vaudra-t-elle?...
— Et dans l'air qu'emplissait l'espérance immortelle,
Monte le souvenir, comme une floraison !

XIII

UNE GRÈVE

Le ventre dans le sable et le front dans la main,
Sur la rive marine elle reste accoudée :
Son doux poids a creusé les rondeurs de son sein
Dans la grève amollie et par le flux ridée.

Elle est nue et le ciel la revêt de clarté.
De grands rochers debout au loin font sentinelle,
Et les oiseaux de mer battent l'air autour d'elle,
Sans troubler un moment son immobilité.

Femme, à qui songes-tu sur la plage déserte
Où le vent du matin balaye l'algue verte,
Où la grève gémit sous le flot qui la mord ?

Si jeune, tu n'es pas Ariane délaissée?
Il vient, celui qu'attend ta rêveuse pensée...
Ou, s'il tarde à venir, — pleure, c'est qu'il est mort !

XIV

L'OLYMPE

J'aime l'Olympe grecque et son peuple héroïque,
Et ce fourmillement de grandes passions,
Et cet art qui donnait à l'idéal antique
Un souffle, des contours et des proportions.

Tout vivait dans le ciel qu'une fièvre mystique
A rempli, pour nos fils, de pâles visions.
Les tranquilles croyants du culte symbolique
Gardaient au Beau réel leurs adorations.

J'aime, dans sa splendeur, cette fable païenne
Qui nous montrait les Dieux sous une forme humaine,
Vénus fouettant l'eau de ses cheveux flottants,

Niobé sur un roc se dressant lamentable
Et les fureurs de Zeus dont la droite effroyable
Secouait dans les airs la tribu des Titans !

XV

PROMÉTHÉE

Roulant son torse épais sur les rocs amortis,
D'un long gémissement il troubla la nature :
— Sinistre compagnon dont je suis la pâture,
Vole et porte mon cœur saignant à tes petits.

Tu n'as pas fait encor le tour de ma blessure :
J'ai de larges festins pour tes grands appétits !
Ce n'est pas toi qui fais ma suprême torture,
Vautour, tombeau vivant qui, vivant, m'engloutis.

Lugubre oiseau de proie, ami des funérailles,
Sans pitié ni remords laboure mes entrailles :
Tes serres ni ton bec n'égaleront jamais

Le tourment qui me vient de l'azur implacable...
Ironique splendeur, voûte d'or qui m'accable,
Sérénité des cieux profonds, que je te hais !

XVI

NESSUS

O Vierge de Tempé le long du fleuve errante,
Approche sans terreur et, sur mon flanc dompté,
Assieds le doux fardeau de ton corps enchanté,
Et je t'emporterai vers la plage vibrante.

Dans ma chaude crinière enfouis la clarté
Et le frileux trésor de ta gorge tremblante,
Et ton épaule nue, ô fille d'Astarté,
Et je t'emporterai là-bas, sous l'ombre lente.

Là-bas où le guerrier taille au cœur des buissons
Des flèches pour mon sein, des rameaux pour ta couche;
Son ivresse et ma mort! Mais que ta folle bouche

M'effleure seulement, et, sous les doux gazons,
Je veux que par mon sang mon âme se révèle,
Faisant naître pour toi quelque rose nouvelle:

XVII

DÉJANIRE

L'Aurore, de mille rougeurs
Flagelle les bords de la nue;
Sélène, honteuse d'être nue,
Fuit derrière les bois songeurs.

Le chœur des Centaures vengeurs
Explore la rive inconnue
D'où la vierge, chère aux nageurs,
N'est pas encore revenue.

Sur le roc, une flèche au cœur,
Leur morne compagnon se couche
Et la mort clôt son œil farouche :

Durant qu'avec un ris moqueur,
Déjanire pose sa bouche
Sur la bouche de son vainqueur.

XVIII

ABSAG

Et rex David senuerat.

C'est dans le fier troupeau des vierges du Thabor
Qu'ils choisirent Absag qu'aucun présent ne touche :
Celui qui la devait épouser fut Laor,
Qui jusques au palais l'accompagna, farouche.

— O blanche vierge ! apporte aux frissons de ma couche
Le soleil répandu parmi tes cheveux d'or !
Déroule sous mes doigts ce lumineux trésor
Et souffle dans mon sein la chaleur de ta bouche.

Je maudis le sommeil s'il me prend dans tes bras !
Je veux, quand du palais demain tu sortiras,
Que ma garde te fasse un superbe cortége,

Et qu'un cercle d'or brille à ton front qui pâlit.
— Que m'importe ! reprit la vierge au corps de neige :
Car Laor va me tuer au sortir de ton lit.

XIX

MORITURI TE SALUTANT

O toi qui me vainquis à la course rapide,
Rivale de Diane, Atalante au pied blanc,
Je reste ton vainqueur sous le couteau sanglant ;
Car ma honte à la Mort porte un cœur intrépide.

Car les dieux ont voulu qu'il naquît de mon sang
L'or cruel du laurier qu'attend ton front limpide,
Et la pourpre qui sur ton épaule descend
Se teint au flanc vermeil qu'ouvre ta main avide.

Qu'Hippomène triomphe et de ton front dompté
Fasse neiger les fleurs de ta virginité.
Mais le mal d'oublier aux vivants est possible.

Vaincu par toi, la Mort va me faire invincible,
Et le fer va clouer mon amour à mon flanc,
Rivale de Diane, Atalante au pied blanc !

XX

ORPHÉE

C'est ta mort que j'envie, ô doux fils de Linus,
Quand les vierges de Thrace aux crinières d'archange,
Sous leurs pieds bondissants, — comme aux fêtes du Gange —
Vendange épouvantable, écrasaient tes flancs nus ;

Lorsque, foulant ton cœur, leurs beaux pieds éperdus
Buvaient sur ta poitrine une rosée étrange,
Et qu'aux chansons du cuivre, — effroyable vendange, —
Ta noble chair volait sous les thyrses ardus.

Le regret te vint-il des chastes promenades
Où ta lyre éveillait l'écho silencieux?
A quoi bon de tes chants heurter des cieux maussades?

Mieux vaut jeter son âme aux désirs furieux,
Tendre sa gorge nue aux ongles des Ménades,
Et faire de son corps la pâture des Dieux !

XXI

LE FOUET D'AMOUR

Laisse rire l'enfant qui t'a blessé le cœur :
Quelqu'autre lui rendra le mal dont tu murmures,
Et, toi-même, guéri de tes vieilles blessures,
De quelqu'autre, à ton tour, tu seras le vengeur.

Sois sans pitié. Pareil à la sainte férule
Dont les moines jadis flagellaient leurs dos nus,
Le fouet de l'amour de main en main circule,
Et tous, nous châtions des péchés inconnus.

Quand elle reviendra, gémissante et meurtrie,
Tenter si de ses maux ton âme est attendrie;
Garde-toi de fléchir et de tendre la main.
— Jette-lui le fouet, et passe ton chemin !

XXII

LA LYRE D'AMOUR

« J'aime et je veux chanter, dit le jeune poëte :
« Mon cœur souffre le mal de la langueur secrète,
« Des larmes sans regret, des soupirs sans espoir.
« Enfant, donne ce luth. J'aime et je veux savoir
« Si les chants sont l'oubli des amours insensées! »
— Il disait et déjà, sous ses mains cadencées,
La lyre frémissait ; mais soudain, s'arrêtant :
« Une corde, dit-il, manque à ton luth, enfant ;
« Six n'ont jamais donné qu'une vaine harmonie :
« Il en faut sept. — Eh bien, ô mon pauvre génie,
« Ton luth veut pour vibrer sous les doigts du chanteur,
« La plus saignante fibre arrachée à ton cœur. »

XXIII

AGAR

Hermione, Camille, Agrippine, Émilie,
Évoquant, dans la nuit, ses héroïques sœurs,
Sous leurs masques divins, savamment elle allie
D'étranges eruautés à d'étranges douceurs.

Comme un cygne blessé par de lointains chasseurs,
Quelque flèche des cieux à jamais l'a pâlie,
Et c'est au « soleil noir de la Mélancolie »
Que ses yeux fiers ont pris des rayons obsesseurs.

Ceux même qui criaient, Rachel étant perdue :
Tout est mort ! dans sa gloire au tombeau descendue,
La Vestale a brisé sa lampe sur le seuil !

Ont senti quelque espoir refleurir sur leur deuil,
Quand Agar nous rendit, sous leurs traits ennoblie,
Hermione, Camille, Agrippine, Émilie.

XXIV

TAILLADE

Le geste est saccadé, l'œil fatal, la voix brève,
La douleur ironique et le rire nerveux;
Et c'est comme un frisson quand le souffle du rêve,
Sans dérider son front, passe dans ses cheveux.

Inflexible héros de tout drame farouche,
C'est le prince maudit, l'amant désespéré:
L'âme du vieux Shakespeare a passé par sa bouche
Où le vers de Racine expire déchiré.

Plein de l'âpre souci de la sibylle antique,
C'est l'attente du Dieu qui règle ses fureurs;
Et, faite d'imprévu, sa verve romantique,
Sait d'un rôle effrayant varier les terreurs.

C'est un chercheur vaillant que torture sans trêve
Le mal divin du Beau, qui, le long du chemin,
Sans cesse fouetté par l'aile d'or du Rêve,
Erre, les yeux perdus et le front dans la main.

Au lit froid de Rouvière, un jour la mort vous cloue,
Et l'oubli sur vos noms passe comme la mer;
Mais la Muse vous aime et vous pleure et vous loue,
Fiers artistes épris d'un idéal amer!

XXV

ROUVIÈRE

Sur l'oreiller sanglant, Othello pleure encore;
Auprès du fossoyeur Hamlet va revenir :
— Enfouis mieux la bière, ami, le temps dévore!
Fais la tombe plus large à notre souvenir!

A ce pauvre cercueil n'épargne pas la terre;
Sois moins avare au mort que la foule au vivant.
Sais-tu bien que jadis il passait, triomphant,
Ce grand artiste épris de l'idéal austère!

Place au soldat vaincu! C'est un désespéré
Qui luttait le front haut et qui meurt ignoré!...
Dis-nous, ombre d'Hamlet sous les saules errante,

O toi qu'il animait de son souffle indompté,
Quel mot fatal t'a dit cette bouche expirante,
Quand sa mort étonna ton immortalité?

XXVI

PANTOMIME

Arlequin, l'amant ténébreux,
A jeté sa batte aux orties
Et prend des mines repenties ;

Sur la guitare au ventre creux
Sa main s'agite et le bois pleure :
« Colombine, apparais, c'est l'heure !

« Mon museau noir te fait-il peur ?
« Les lys ne fleurissent qu'à l'ombre :
« Mon œil clair luit sous mon front sombre.

« Pierrot était blanc mais trompeur,
« — Un sorbet qui fond dans un verre, —
« Mignonne, si tu m'es sévère,

« Loin des bosquets et loin des fleurs,
« Des sauts et des soufflets épiques,
« J'irai mourir sous les tropiques ! »

Colombine, les yeux en pleurs
Mais le sourire sur les joues :
« Méchant, quel vilain air tu joues !

« Tu veux donc que je pleure aussi ? »

Et lui, la voyant douce ainsi,
A sa chanson soudain fait trêve.
Pensif, il la contemple et rêve !

XXVII

FIERTÉ

Si je perds mon argent, tant pis pour ma maîtresse !
Si je perds ma gaîté, tant pis pour mes amis !
Si je perds ma fierté, tant pis pour moi ! tant pis !

Tant pis pour le public, si je fais une pièce !
Tant pis pour mon pays, si je fais une loi !
Si je fais une fin, tant pis ! tant pis pour moi !

Tant pis ! Tant pis pour moi, si je deviens notaire,
Exempt ou procureur, porteur de noirs habits,
Cafard, chattemiteux, comme j'en ai vu faire !. .
Tant pis !

XXVIII

DÉFENSE DES BÊTES

S'il existe vraiment, où donc s'arrête-t-il,
Cet effroyable droit qui nous livre la vie
Comme une chose inerte au travail asservie,
Et nous met la douleur aux mains comme un outil ?

Tous ces êtres vivants qu'une invisible trame
Tient enchaînés pour nous sous une loi de sang,
Tous ces fils de l'argile ont un peu de notre âme,
Un peu de ce qui pense, un peu de ce qui sent.

Le dieu qui les couvrit d'une éternelle enfance
Leur donna la pitié de l'homme pour défense,
L'œil pour le supplier, la voix pour l'attendrir :

Et ceux-là sont des fous dont l'horrible caprice
Torture sans raison ou frappe sans justice
Ces frères que nous fait le pouvoir de souffrir !

XXIX

VIRGINIS AMOR

Comme, au fond des tripots, ceux que le vin délie
Des vulgaires pudeurs, ils chantent tour à tour
Leurs plaisirs d'une nuit et leurs peines d'un jour,
Ceux dont les vains désirs font la mélancolie.

Mais celui que l'amour d'une vierge a blessé,
Comme d'un baume saint recouvre de mystère
Sa blessure divine, et, sous la nuit austère,
Pleure tout bas le mal qui le fait insensé.

Et le remords le prend comme d'un sacrilége,
D'espérer que ce corps vêtu de pureté
Affronte, dans ses bras, l'aube de volupté
Qui fondra ses blancheurs idéales de neige!

Il rêve cependant que, des anges suivi,
Il l'emporte, endormie, au seuil d'un nouveau monde :

Extatique et pareil, en son âme profonde,
Aux femmes en douleur, il entrevoit, ravi,

La première lueur inondant ses prunelles,
Et ses premiers sanglots d'un sourire apaisés,
Et ses pieds nus encor des langes de baisers
Où les enfermera sa bouche maternelle !

Car c'est un fruit vivant qu'il porte dans son cœur,
L'époux chaste aux genoux d'une chaste épousée,
Fruit vermeil et sanglant d'une sainte rosée,
Mûri dans l'ombre, éclos sous le soleil vainqueur :

C'est tout son être, à lui, germant sous sa mamelle ;
C'est l'espoir fécondé des floraisons d'amour
Qui furent sa jeunesse et n'ont duré qu'un jour :
C'est son âme entr'ouvrant sa ramure jumelle,

Quand, sentant que sa vie a fini de mûrir,
Comme un arbre géant sur la vierge il se penche
Et dit : Ève, ma sœur, soulève ta main blanche
Et cueille le fruit d'or qui nous fera mourir !

XXX

AMITIÉ DE FEMME

Je chante aux doux croyants de la métempsychose :

Sous l'azur embrasé du ciel agrigentin,
Un cyclope géant s'est épris d'une rose.

— Je chante aux amoureux qui passent leur chemin :

Le cyclope, en pleurant, dit à sa bien-aimée :
« Laisse-moi respirer ton âme parfumée ! »

— Je chante aux malheureux des ingrates amours :

« J'aime, reprit la fleur, et j'aimerai toujours
« Le beau frelon qui dort au creux du chêne sombre ;
« Mais, pour te consoler d'un voyage lointain

« Sous l'azur embrasé du ciel agrigentin,
« Soyons amis. Je t'offre une place à mon ombre.

— Je chante aux jouvenceaux ignorants du souci ;
— Je chante aux malheureux des amours sans merci ;
— Je chante aux doux croyants de la métempsychose :

Une femme pensait au cœur de cette rose !

XXXI

FAÇON DE RONDEAU

Non! je ne crois pas
Que l'idéal meure,
Et que vienne l'heure
De sonner son glas;
Que tout cœur soit las
Des mâles pensées,
Nos veines glacées
Avant le trépas,
Non!

Et qu'un souffle enlève
Aux cieux d'ici-bas
Cette fleur du rêve
Qui fleurit nos pas...
Je ne le crois pas :
Non!

XXXII

RONDEAU

Le temps viendra, Philippe, où les fleurs effeuillées
Que le soleil jaloux brûlait sous notre front,
Dans la tombe, aux chansons des larves réveillées,
Germeront sous la pierre et s'épanouiront;
Où nos folles amours, nos visions ailées,
Du réel implacable ayant subi l'affront,
Dans la nuit, par les pleurs des saules consolées,
Autour de nos yeux morts, en cercle danseront!
Le temps viendra!

Le temps viendra du rêve et des choses voilées
Qu'au travers du linceul les trépassés verront,
Et des splendeurs sous d'autres formes révélées,
Et de la liberté que nuls ne troubleront,
Le temps viendra!

XXXIII

THÉORIE FUNÈBRE

J'ai pensé quelquefois que tous les trépassés
Dont la tombe est déserte et sous l'oubli se creuse,
Venaient pleurer en moi d'être ainsi délaissés :
Tant mon cœur s'emplissait d'une détresse affreuse !

Tant le souci me prend de vos maux insensés,
O spectres descendus dans l'ombre aventureuse,
Quand la procession de mes bonheurs passés
Serpente sur mon front, dolente et ténébreuse !

Esprits sans corps, parfums sans fleurs, souffles errants,
Voix sans lèvres, aux mots subtils et pénétrants,
O souvenirs ! Un chœur fraternel vous convie :

Car un peuple de morts habite mon cerveau,
Et je ne puis chasser du profond de ma vie
Une mélancolie immense du tombeau !

XIV

LA LACHE DOULEUR

Ces fils de notre cœur et ces fils de nos flancs,
Les morts, — s'ils n'emportaient sous les suaires blancs
Que l'avare trésor de nos larmes amères,
L'oubli consolerait les amants et les mères.

Plus longtemps que leur spectre insaisissable et doux,
Ce qu'un regret cruel et lâche pleure en nous,
C'est la part de notre être en leur être perdue,
Que de nous ils tenaient et qu'ils n'ont pas rendue;

C'est la force d'aimer, moins vivace en nos seins,
Nos rêves envolés dont les vagues essaims
S'effarouchent au bruit des funérailles lentes;
C'est notre espoir moins ferme en nos mains plus tremblantes

C'est nous, c'est nous tous seuls qu'ils ont abandonnés.
Nus sur un sol aride et pareils aux damnés
Que hante le regret de la vie écoulée.
— Cet égoïste effroi de l'âme inconsolée,

C'est le mien, et j'en sais la honte et le remords.
Car, détournant de moi le deuil lourd de mon être,
Je fouille le secret interdit de renaître,
Ainsi qu'un or maudit, dans la cendre des morts;

Et, penché sur le sol, silencieux, j'épie,
Dans les tressaillements de la matière impie
La lointaine chaleur et le rhythme perdu
De mon cœur dans la mort avant moi descendu!

PATRIA

SONNETS HÉROÏQUES

I

O gloire des soldats mourant dans les batailles,
Seule gloire restée et qui tente l'effort,
Je t'envie à qui meurt pour le droit du moins fort,
Et mon âme te suit parmi les funérailles !

Prêt d'oublier l'horreur de ces grands champs de mort,
Où le vol des chevaux disperse vos entrailles,
Où, couchés sous le vent des lointaines mitrailles,
Vous reposez en paix, meurtriers sans remord ;

Je pense que, du moins, seuls, au temps où nous sommes,
L'instinct du sacrifice a fait de vous des hommes ;
Qu'insoucieux du but, du devoir convaincus,

Vous le servez quand même et d'une âme aguerrie :
O gloire de tous ceux qu'a pleurés la patrie,
Je t'envie à qui meurt pour le droit des vaincus !

II

Alors je pense au temps où, d'un bond héroïque,
Des enfants de seize ans, sous leurs fusils ployés,
Couraient à la frontière et déchiraient leurs pieds
Aux chemins, en criant : Vive la République!

Quand le courage était une vertu civique
A ce peuple naissant de martyrs oubliés,
Quand de leur propre sang tes fils multipliés,
France, te saluaient comme une mère antique,

Et, légitime orgueil de ta fécondité,
Tombaient en s'écriant : Vive la liberté!
— Apprenons à nos fils la gloire de nos pères,

De leur nom plus encor que du nôtre jaloux :
Si grands que vous soyez, ô soldats, ô mes frères,
Ceux qui mouraient alors étaient plus grands que vous!

III

Immuable splendeur du Beau! Gloire du Juste!
Derniers autels de ceux qu'ont trahis leurs autels!
Vous gardez, comme on garde un héritage auguste,
Le secret de la mort qui nous fait immortels.

Ainsi qu'aux flots du bronze une image s'incruste,
Des âges ont passé que vos sceaux éternels
Ont marqués, pour le Temps, d'une empreinte robuste
Et que notre mémoire a rendus solennels;

Des âges où la force, éprise de lumière,
Demandait à l'Esprit son ennoblissement,
Où la pensée était l'âme du dévouement,

Où la Patrie était, dans tout cœur, tout entière,
Où vingt ans reliaient la tombe et le berceau
Par un sillon de gloire, et se nommaient Marceau!

IV

Marceau! — Quand l'âme eut fui de sa poitrine ouverte,
Souffle ardent qui passa sur les fronts éperdus,
Ce fut comme un remords immense de sa perte
Qui prit tous ces soldats ensemble confondus;

Comme une horreur secrète envahissant la plaine
Où la moisson guerrière ondoyait au tambour;
Le vent chargé de fer suspendit son haleine,
Et, mornes, les canons se turent tout un jour.

Les vainqueurs oubliant d'achever la victoire,
Librement, dans l'azur, vers sa grande mémoire
Le pardon des vaincus monta religieux.

Et ces deux flots humains qu'un peu de sang sépare,
— Tels les flots Égéens, linceul du doux Icare, —
Pleurèrent cet enfant qui tombait glorieux!

V

Les Titans sont tombés : dans l'air silencieux
Leur sang pur monte encor et, comme une fumée,
Emporte dans les cieux leur âme consumée
Des rêves éternels qu'ils avaient pris aux cieux.

La Terre, maternelle aux cœurs audacieux,
Sur ses enfants meurtris lentement s'est fermée;
Mais, pour longtemps tari, son flanc capricieux
Tira de leur semence une race pygmée.

Du corps de ces lions un peuple de fourmis;
Et nous n'osons nommer nos pères endormis,
Plus prêts d'être des dieux que nous d'être des hommes!

Et nous traînons si bas leur souvenir puissant
Qu'à nous voir le porter, on ne sait si nous sommes
Les vers de leurs tombeaux ou les fils de leur sang.

VI

Si, pour faire une place à leur grand souvenir,
Il faut meurtrir beaucoup nos cœurs étroits, qu'importe !
Ils se refermeront, élargis de la sorte
Qu'un mâle sentiment s'y puisse contenir,

Que la pensée y germe et s'y fasse assez forte
Pour que la liberté nous puisse revenir,
Et que fleurisse enfin sur cette gloire morte
La semaille que l'heure apporte à l'avenir.

Comme un ferment sacré qui soulève les gerbes
Et pousse vers l'azur l'honneur des blés superbes,
Leur mémoire contient tous nos biens enfermés :

Le courage et la foi vivace, inviolée,
Y creusent leur racine, et, dans l'ombre voilée,
La Justice y mûrit l'espoir des opprimés.

VII

Le temps est sans pitié qui fait naître après l'heure
Ceux dont l'heure eût servi les aspirations,
Ridicules débris de générations
Dont la gloire, pour eux, n'est que regret et leurre.

Rendez-moi les grands jours des grandes passions,
Les combats dont toujours le souvenir demeure;
Rendez-moi les périls, que j'en vive ou j'en meure!
— A la frontière encor faut-il que nous courions?

Le temps est sans pitié pour nous de rendre vaines
Les ardeurs du sang pur qui consume nos veines,
Et d'emplir nos esprits de ce doute jaloux :

Quatre-vingts ans plus tôt, peut-être parmi vous,
Comme vous j'aurais fait ma mémoire fameuse,
O peuple de héros, soldats de Sambre-et-Meuse!

A L'ARC DE TRIOMPHE

Sentinelle héroïque, ô grand arc solitaire,
Toi qui veillais au seuil de la grande cité,
Quand leurs pas, sous ton pied, vont ébranler la terre,
Garde bien ton silence et ta sérénité.

O toi qui te fermais, ainsi qu'une paupière,
Sur les soleils couchants de nos jours radieux,
Garde bien que quelqu'un de tes grands morts de pierre
Tout à coup se réveille et blasphème les dieux!

Dans le granit où Rude enferma ta pensée,
O sainte *Marseillaise*, étreins ton dernier cri;
Et vous, témoins sacrés de la gloire passée,
Ne dites pas encor : Tout honneur a péri!

Si le Ciel a pitié de la Reine du monde,
A ces jours de douleur pour assurer l'oubli,

Il voilera ton front d'une brume profonde
Et tu rappelleras Lazare enseveli.

Que du même linceul il voile notre face.
A nous dont la fortune a trahi la fierté,
Qu'il accorde à nos yeux la nuit et qu'il nous fasse,
Comme tes vieux soldats, ombre, immobilité!

Jusqu'au jour où, seul Dieu qui donne la lumière,
Puissante par le glaive et forte par la Loi,
La Liberté, pareille à l'Aurore première,
Crie à Paris vaincu : Lazare, éveille-toi!

STANCES

SUR LES MAUX DE LA PATRIE

Lorsque, chassé des cieux de ta Gloire meurtrie,
Les deux mains sur le front, j'en descends les degrés,
Je n'ai plus d'autres deuils que les tiens, ô Patrie!
Et mes yeux n'ont de pleurs que pour tes maux sacrés.

Tu fus l'astre vivant dont la chaleur féconde,
L'œil du ciel grand ouvert sur les conseils humains;
Un soleil emplissait ta paupière profonde
Et mesurait aux jours l'espoir des lendemains.

Tu fus l'arbre grandi sous l'aurore première,
Le vieux cep où mûrit l'antique liberté;
Et tu fis de tes seins, tendus vers la lumière,
La coupe immense où vint boire l'humanité!

Tu fus le sang vermeil qui roula, sous la terre,
L'héroïque ferment des saintes passions;
Et, soulevant les monts, ouvris, comme un cratère,
La formidable fleur des révolutions!

Tu jetas le trésor des charnelles semailles
Aux siècles épuisés qu'il fallait rajeunir.
Comme l'oiseau qui donne à son nid ses entrailles,
De ton flanc déchiré tu nourris l'avenir.

Tes fils furent l'honneur de l'humaine lignée
Où, des Titans vaincus la fierté se défend,
Les bûcherons vaillants dont la sainte cognée
Fit jaillir l'Idéal sous le fer triomphant.

Astre d'or, coupe d'or, France, mère des justes,
Des braves et des forts tombés dans ton linceul,
Nous sommes nés trop tard, puisqu'à tes mains augustes
Nos lèvres n'ont porté qu'un sanglot lent et seul!

Puisqu'il faut jusqu'au bout vaincre notre superbe,
Réprimer, dans nos cœurs, les espoirs superflus,
Et fouler, sous nos pieds, avec la terre et l'herbe,
L'impérissable orgueil des grands jours révolus,

Ne porte plus aux mers, Seine, reine des fleuves,
Le spectre évanoui des triomphes lointains.
Mais, vers le Simoïs, rejoins les pleurs des veuves.
— Andromaque et la France ont les mêmes destins!

Le poids des souvenirs courbe nos têtes nues.
Le faîte des palais sur nous s'est affaissé.
Comme un troupeau, parmi les routes inconnues,
Nous marchons confondus dans l'ombre du passé.

Car, prisonniers d'un sol qu'a déserté votre âme,
Aïeux dont la fierté tomba, dernier rempart,
Nous sommes, fils rompus d'une immortelle trame,
Un peuple d'exilés qu'oublia le départ.

Et pourtant, nul de nous ne fuit la gloire amère
De porter haut ton nom sous tes soleils éteints,
Et tous nous demeurons, ô Patrie, ô ma mère,
Fidèles sans retour à tes pires destins!

II

LA VIE DES CHOSES

TABLEAUX ET PAYSAGES

LA VIE DES CHOSES

INVOCATION

O Nature, mère immortelle,
Dieu vivant parmi les dieux morts,
Consolatrice des remords!

Nature, ta puissance est telle
Que, par toi, chantent les douleurs
Et les tombeaux portent des fleurs.

En toi vit la beauté des mondes,
La pitié des cieux éternels,
L'amour des êtres fraternels!

Silence des forêts profondes,
Voix des blés et plainte des eaux,
Chanson marine des roseaux!

Raison suprême de la vie,
Dieu doux parmi les dieux méchants,
Nature, à toi montent mes chants!

Déesse par les Temps servie,
Tombeau des cultes délaissés,
Solitude des cœurs blessés,

A toi montent mes chants, Nature,
O Mère du soleil vainqueur
Et de celle qui nous torture
Sans jamais lasser notre cœur!

MATUTINA

I

Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
Les retentissements de son flux solennel
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse, flottant.

Cependant qu'aux frissons des brises échappée,
La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épée,
Creusent, à l'orient, leur sillage vermeil.

Alors l'Oiseau divin, le Cygne, l'Aube blanche,
Sentant dans l'air en feu son âme se sécher,
Comme le vieux Phénix sur la flamme se penche
Et meurt dans le Soleil comme sur un bûcher!

II

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair :
— L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchottent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés :
— L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aiguë est pleine de rosée :
— L'Aube sur les gazons égrène son collier.

— Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,
Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil alangui des pervenches en pleurs.

LES PAVOTS

Clairsemés dans la moisson verte,
Les pavots la vont rougissant,
Comme des piqûres ouvertes
Au cou d'un animal puissant.

Le vent qui roule son haleine
Sur le flot onduleux du blé
Fait haleter toute la plaine
Comme un bœuf au soc attelé.

O vaillante bête, ô nature,
Sous l'aiguillon qui te torture,
Voici que le printemps nouveau

Fait perler à ton flanc superbe,
Au travers de ta toison d'herbe,
Les gouttes de sang du pavot!

NÉNUPHARS

Sur l'eau morte et pareille aux espaces arides
Où le palmier surgit dans les sables brûlants,
Le nénuphar emplit de parfums somnolents
L'air pesant où s'endort le vol des cantharides.

Sur l'eau morte à l'aspect uni comme les flancs
D'une vierge qui montre aux cieux son corps sans rides,
Le nénuphar, nombril des chastes néréides,
Creuse la lèvre en fleur de ses calices blancs.

Sur l'eau morte entr'ouvrant sa corolle mystique,
Le nénuphar apporte un souvenir antique :
— Vénus marmoréenne, éternelle Beauté,

Ton image me vient de l'immobilité,
Et sous ton front poli je vois tes yeux de pierre,
Comme les nénuphars profonds et sans paupière.

VESPERA

I

Le soleil, déchiré par les rocs ténébreux,
Tombe, comme César, dans sa robe sanglante.
Avant de nous quitter, l'heure se fait plus lente,
Et de confuses voix murmurent des adieux.

C'est le soir! — L'horizon se remplit de lumière,
Et la pourpre s'allume aux rives de l'azur;
Et le flot attiédi, plus profond et plus pur,
Enivre de chansons la rive hospitalière.

Derrière les brouillards où Phébé va s'asseoir,
La dernière colline a caché ses épaules;
L'onde baise tout bas les longs cheveux des saules :
Vesper luit, comme un pleur, dans l'œil profond du soir.

On entend murmurer, sous les lentes morsures
Des lierres vagabonds, les chênes orgueilleux,
Et les soupirs lointains qu'élèvent vers les cieux
Les pins ensanglantés d'odorantes blessures.

C'est l'heure où tout cœur fier fuit dans la liberté,
En sentant se rouvrir la blessure fermée,
Tandis qu'au sein des fleurs la nature pâmée
Boit la fraîcheur de l'ombre et l'immortalité!

II

Les ombres s'allongeaient, à des dragons pareilles;
Les grands bois, accroupis au bord de l'horizon,
Semblaient des bœufs couchés ou de frileuses vieilles,
Qui chauffent leurs pieds morts alentour d'un tison.

Dans l'azur immobile et poli comme un marbre,
Des étoiles filtraient, pareilles à des pleurs;
Et la séve, perlant sous l'écorce de l'arbre,
Emplissait l'air voisin de puissantes odeurs.

A l'ombre des roseaux dressés comme des piques,
Les grenouilles, en chœur, jetaient leurs voix rhythmiques;
De nocturnes oiseaux, dans l'air, traçaient des ronds.

Et la brise, frôlant la cime des bruyères
En soulevait l'essaim vibrant des moucherons
Dont la lune argentait les vivantes poussières.

III

Luisante à l'horizon comme une lame nue,
Sur le soleil tombé la Mer en se fermant
De son sang lumineux éclabousse la nue,
Où des gouttes de feu perlent confusément.

Comme une foule émue après un châtiment,
Sous l'oblique rayon des étoiles sacrées,
Une procession d'ombres démesurées
Derrière les troupeaux chemine lentement.

On dirait qu'un vieil orgue aux lentes harmonies,
De l'océan désert peuplant l'immensité,
Murmure dans la nuit de graves litanies,
Et qu'un *Miserere* par la vague est chanté.

Et, comme au bout d'un bras un chef ensanglanté,
La Lune monte au ciel, qui, dans la nue obscure,
Semble, avec son front pâle et sa morne figure,
La tête sans cheveux du grand décapité.

IV

La lumière qui fuit vers l'horizon plus pur,
Comme une ronce folle aux plis traînants d'un voile,
Se pend au bord des cieux flottants, et chaque étoile
Semble une épine d'or qui déchire l'azur.

Les feuillages aigus que sa robe balaie
Montent au front de Dieu dans l'éther emporté;
Puis la lune à son flanc ouvre une large plaie
Où la terre, en rêvant, vient boire la clarté.

Car la splendeur des nuits est faite de blessures;
Leur silence est douleur et non sérénité :
Un Christ inconnu saigne en leur obscurité.

Sur tous, l'ombre et l'amour enlacent des morsures;
Et chaque souvenir, renaissant et vainqueur,
Semble une épine d'or qui déchire le cœur!

V

Le vent frais a doublé les ailes de la nue
Dont le soleil tombé, comme un Parthe qui fuit,
Ensanglante le vol d'une flèche inconnue :
L'herbe tremble au toucher des pieds froids de la nuit.

Vénus, qui de sa mère enfin s'est souvenue,
Sur le flot éploré penche son front qui luit :
L'innombrable baiser de l'onde la poursuit
Vers son lit d'algue verte à peine revenue.

Tout se hâte d'accord vers un commun retour;
Et, rempli des senteurs qu'exhalent les pelouses,
Sous les toits citadins où brûle encor le jour

Une à une soufflant les lumières jalouses,
Vers les lits parfumés des nouvelles épouses
Le vent frais a doublé les ailes de l'Amour.

VI

Derrière les grands joncs, rôdeur mélancolique,
Le crapaud fait tinter sa langue de cristal,
Et rhythme, comme un bruit mécanique et fatal,
L'innombrable retour de son chant bucolique.

La couleuvre aux yeux verts pailletés de métal
Soudain jette au chanteur sa stridente réplique,
Et glisse jusqu'à lui sa course famélique,
Avec un sifflement ironique et brutal.

Tout se tait, et l'horreur de l'ombre en est accrue,
Et puis, le regret vient de la voix disparue :
Quand le soleil lassé clôt le cycle vermeil

Où l'aiguille de feu tout le jour se balance,
Le nocturne veilleur comptait l'heure au silence,
Et mesurait aux bois la douceur du sommeil.

VII

Des souffles attiédis, sous les cieux taciturnes,
Roulaient le fleuve errant des vivantes odeurs,
Lointain enchantement des floraisons nocturnes,
Du monde des parfums invisibles splendeurs!

J'en oubliai l'effroi de ces ombres moroses
Que l'heure à nos cerveaux comme aux monts vient asseoir,
Et j'admirai comment l'air pénétrant du soir
Fait jusque sous nos fronts monter l'âme des roses.

J'avais maudit l'azur et ses illusions;
Mais sentant, réveillé des mornes visions,
Respirer sous mes pas l'argile maternelle,

Le désir me surprit de me mettre à genoux
Et d'adorer, perdu dans la nuit solennelle,
Cette grande pitié de la Terre pour nous!

CIEUX NOCTURNES

I

Il est un grand tombeau dont l'horreur me poursuit,
Large, froid, et peuplé de silences funèbres :
— C'est l'immense tombeau qu'ouvre sur nous la nuit
Dans l'azur dilaté par l'effroi des ténèbres.

Comme des jours furtifs où glisse la pâleur
D'un ciel d'or très-lointain, au travers d'un mur sombre,
Les étoiles, filtrant leur clarté sans chaleur,
Blanches, rompent parfois la tristesse de l'ombre.

Des réveils immortels nous mesurant l'espoir,
Rares, ces mornes feux dont la lumière tremble
Luisent sans l'éclairer dans le sépulcre noir
Dont nous sommes les morts et les vers tout ensemble.

Des étoiles fuyant le chœur silencieux,
Parmi les trépassés trépassé solitaire,
Pour pardonner aux nuits l'épouvante des cieux
J'attends qu'un Dieu nouveau, pitoyable à la terre,

Ainsi qu'un fossoyeur, les deux bras étendus,
Ferme ce vide horrible, et, de sa main géante,
Versant dans l'éther creux un flot d'astres perdus,
Comble avec des soleils sa profondeur béante!

II

Comme une vaste cible où pleut le fer des lances,
Criblé sous les regards des chercheurs inconnus,
Le firmament, déchu des antiques silences,
Pleure le sang divin d'Hermès et de Vénus.

O mythes glorieux, qu'êtes-vous devenus?
Du Beau que nous servons éternelles semences!
Devant un peuple obscur d'astres nouveaux venus,
La foule olympienne a fui les cieux immenses.

Trahissant le secret de sa limpidité,
Pour montrer son trésor inerte de clarté
L'azur a déchiré la pudeur de ses voiles,

Et l'homme, revenu de son rêve orgueilleux,
Après avoir compté le troupeau des étoiles,
Prend en pitié le ciel qu'ont déserté les dieux.

LE PÊCHEUR

Comme un pêcheur debout sur la rive profonde,
Dieu, sur le bord du ciel devançant le matin,
Jette, — immense filet, — chaque jour sur le monde
Et l'entraîne, le soir, plein d'un sombre butin.

Ceux-là que nous aimons, ce sont ceux qu'il emporte :
Ce qu'il en fait là-haut, nul ne le sait ici.
— Le flot s'est refermé, comme une immense porte,
Entre nous et nos morts, notre éternel souci !

LE SEMEUR

Debout sur le sillon béant, le vieux semeur,
En cadence y fait choir la graine nourricière;
Les corbeaux, attentifs à son prudent labeur,
Avides pèlerins, cheminent par derrière.

Nous semons nos espoirs, tout le long du chemin,
Aux sillons de l'amour, aux vents du lendemain!
— Le temps, sombre corbeau toujours en sentinelle,
Dévore sur nos pas la semence éternelle.

LE BÛCHER

Dans les sentiers perdus, moissonnant les bois morts,
Le Temps a traversé la forêt de mon âme,
Entassant et foulant souvenirs et remords,
En un sombre bûcher d'où jaillira la flamme.

O mes folles amours! Démons! Cœurs inhumains!
Accourez et dansez! C'est mon âme qui brûle!
— Je m'en retourne aux cieux, comme le grand Hercule,
Sur les ailes du feu qu'ont allumé vos mains!

LE PRINTEMPS

Comme un faune endormi dont les nymphes lascives
Ont caressé les flancs de leurs gerbes de fleurs,
L'An se réveille et prend mouvement et couleurs,
Au doux flagellement des brises fugitives.

O Printemps! — Un frisson court dans l'air matinal;
La séve mord l'écorce et le lierre l'enlace;
Et la source, entr'ouvrant sa paupière de glace,
Sous des cils de roseaux, montre un œil virginal.

LA SOURCE

La source va creusant, d'une larme immortelle,
Un nid pour les vautours, dans le flanc du granit :
Le souvenir amer, au fond du cœur fidèle,
Tel, filtrant sans relâche, à la mort fait son nid.

Et les vents embrasés, dont la source est tarie,
Ne sècheront jamais la blessure du cœur.
— Quelques-uns ne l'ont su, mais aucun ne l'oublie,
Cet amour qui nous fit la première douleur!

LA ROSÉE

Quand le soleil a bu, sur la cime des bois,
La fraîcheur des baisers que l'Aube chaste y pose,
La rosée erre encore aux buissons et parfois
Se pend, frileuse perle, aux lèvres d'une rose.

Du premier souvenir immortelle douceur!
Frêle perle d'amour au temps cruel ravie!
— Ainsi, chacun de nous porte, au fond de son cœur,
Un pleur tombé du ciel à l'aube de la vie!

L'OEUF

L'œuf, c'est la vie enclose aux formes de la pierre :
— Quand l'oiselet surgit comme un mort glorieux,
De son frêle cercueil secouant la poussière,
Il envoie au soleil de petits cris joyeux.

Tout est cercueil, mais tout cache un vivant! Perdue
Au secret des tombeaux, la vie attend l'essor.
— L'aile immense des cieux, sur la terre étendue,
Couve l'œuf immortel que féconde la Mort!

LA NATURE

J'ai voulu te concevoir seule
Dans mon cerveau régénéré,
Grande Nature, auguste aïeule
Qui dors au fond du bois sacré;

Et j'ai chassé de la lumière
Que filtrent tes yeux d'or mi-clos,
La vision qui, la première,
Apprit à mon sein les sanglots;

Le spectre de la sœur amère
Que ton flanc jette à notre cœur,
Ta cruelle image, ô ma mère!
La Femme, fantôme vainqueur!

En vain, je l'ai chassé dans l'ombre
Que répand sur le bois épais,
Avec ta chevelure sombre,
L'heure de la nocturne paix :

Car en moi vous êtes entrées,
Plus poignantes que mes amours,
O tristesses des nuits sacrées
Pleurant sur le berceau des jours!

De vous, ô langueurs éternelles!
En moi quelque chose est resté,
O lassitudes maternelles
Des tristes flancs qui m'ont porté!

III

LA VIE DES MORTS

LA VIE DES MORTS

I

LA NATURE

INTRODUCTION

L'esprit n'habite pas sous les confusions
D'atomes entraînés dans les métamorphoses :
— C'est la Forme, oscillant sous des vibrations,
Qui nous montre la Vie au plus secret des choses.

L'Être attend le contour pour se manifester,
Et sa source, cachée aux entrailles du monde,
Vers les frêles canaux qu'elle fait éclater
Pousse éternellement son eau vive et profonde.

Elle jaillit sous l'herbe et court sous les glaçons;
Séve ardente, elle mord l'écorce de la Terre,
Fait monter vers l'azur la splendeur des moissons,
Soulève la montagne et creuse le cratère.

La nature à ses jeux sans nombre s'assouplit :
Chaque accident trahit le germe qu'il recèle,
Et, comme un ruisseau court partout où s'ouvre un lit,
L'Ame vient habiter chaque forme nouvelle.

Une part de cette âme errait dans les tombeaux,
Fuyant les nœuds rompus de la chair déliée;
Un vent mystérieux la prit à ces lambeaux,
Emportant le secret de la Forme oubliée.

Et, dans ses renouveaux étranges, inouïs,
Cette Ame des tombeaux garde, pour la pensée,
Un souvenir flottant des corps évanouis,
Comme une empreinte vague et par l'âge effacée.

LES ARBRES

Les grands chênes, pareils à de sombres amants,
Tordent dans l'air leurs bras où pend leur chevelure,
Et, debout sous le vent, ont la sinistre allure
Des mornes désespoirs et des accablements.

Comme un prince très-vieux dont la tête vacille
Sous le poids des longs jours, le bouleau maigre et blanc,
Haut et d'argent vêtu, se dresse somnolent
Dans une majesté vaguement imbécile.

Les peupliers ardus ont l'air d'âpres chercheurs
Que sèche la pensée et qu'alanguit le rêve,
Qui, vers l'azur tendus, y poursuivent sans trêve
Des nuages volants les mortelles fraîcheurs.

Près des sources où dort l'âme errante des fleuves
Qu'ont bus les sables d'or et les soleils jaloux,
Pleure, au front incliné des saules à genoux,
L'immortelle douleur des mères et des veuves.

— C'est qu'ils portent en eux, les arbres fraternels,
Tous les débris épars de l'humanité morte
Qui flotte dans leur séve et, de la terre, apporte
A leurs vivants rameaux ses aspects éternels.

Et, tandis qu'affranchis par les métamorphoses,
Les corps brisent enfin leur moule passager,
L'Esprit demeure et semble à jamais se figer
Dans l'immobilité symbolique des choses.

II

LES BROUSSAILLES

C'est l'âme des aïeux que vers l'azur clément
Les grands arbres des bois élèvent lentement,
Debout dans leur vieillesse héroïque et superbe;
Nos morts, nos jeunes morts, à nous, dorment sous l'herbe.

Quelque broussaille, à peine, aux feuillages penchés,
Jette un rameau vivant sur les premiers couchés
Et rend à nos regards, à l'air sacré qui passe,
Aux rayons du soleil, aux ailes de l'espace

Un peu de ce qui fut autrefois notre cœur!
Et la ronce, pareille au souvenir vainqueur
Qui ploie à ses liens toute peine qui dure,
Cloue à leurs vains tombeaux cette pâle verdure.

Sous cette épine, aussi, ce qui reste de nous
Se penche et se déchire et brise nos genoux
Et courbe notre front, que le deuil rend austère,
Jusqu'aux embrassements suprêmes de la Terre.

Et la Terre, sentant ce filial baiser
Que sur son sein maudit tout homme vient poser,
S'émeut et prend pitié de nos destins moroses
Et, parmi ces buissons, laisse croître des roses

Où se respire encor l'âme des bien-aimés,
Dans le recueillement des longs soirs parfumés,
A l'heure où, scintillant comme un pleur sous des voiles,
La tristesse des nuits monte aux yeux des étoiles.

III

LES SOURCES

Errant sous le dôme emperlé
Des verdures ensommeillées,
Parfois, au sortir des feuillées,
L'œil clair des sources m'a troublé.

— L'eau regarde : — et l'aurore éveille.
Dans ce regard lent et discret,
Comme l'étonnement secret
D'un jeune esprit qui s'émerveille.

Comme en un rêve de candeur,
L'eau regarde, et l'étrange flamme
Des choses qui viennent d'une âme
Illumine sa profondeur.

L'œil des sources est plein de larmes
Et plein de reproches perdus ;
Et des remords inattendus
S'y reflètent comme des armes

Le long d'un bouclier d'argent :
La Vie est là qui, solennelle,
Attend et darde sa prunelle
Fixe sur le monde changeant !

— La Vie aux éléments rendue
Par les héritiers du limon,
Foule sans yeux, foule sans nom,
Sous l'éternité descendue.

IV

LES NUAGES

Les morts vont vite.
BURGER.

1

Du front des sources qui, sans trêve,
Se lamentent sous les gazons,
Vers le ciel bleu des horizons
Ils sont remontés, comme un rêve :

Fils des terrestres éléments,
Nés des pleurs éternels de l'onde,
Plus haut que ses gémissements
Ils ont fui par delà le Monde !

Et, sous leurs ailes obscurci,
L'azur attristé les emporte,
Les Nuages, blanche cohorte...
— Les morts légers passent ainsi. —

2

S'il est vrai que les morts vont vite,
D'où viennent-ils, où s'en vont-ils,
Ces souffles errants et subtils
Qu'une âme vagabonde habite?

Oh! si vous vivez sans remords,
Votre douleur fut éphémère,
Vous qui laissez errer vos morts
Ainsi que des enfants sans mère!

Les miens! j'ai su les retenir
Dans mon cœur, jalouse demeure
Où chaque matin je les pleure
Pour les empêcher de partir.

3

Pour les empêcher de partir
Je leur parle avec vigilance,
Je les écoute, et leur silence
Ne lasse pas mon souvenir!

Car l'oubli seul donne des ailes
Aux morts que nous avons pleurés,
Et, si vous êtes immortelles,
Ames, mes sœurs, vous m'attendrez!

La même fange nous rassemble;
Le même azur, Dieu nous le doit!
— Quand le nid devient trop étroit,
Tous les oiseaux partent ensemble.

4

Aux oiseaux vagabonds pareils,
Les nuages, blanche cohorte,
Plus haut que l'azur qui les porte,
Montent-ils vers d'autres soleils?

Par delà les sphères mortelles,
Rencontrent-ils des cieux plus beaux?
— Où vont ces Icares nouveaux
Fondre la neige de leurs ailes?

Tristes de l'éternel souci
Que font les choses inconnues,
Nous poursuivons le vol des nues...
— Les Morts légers passent ainsi!

V

LES ASTRES

Comme au front monstrueux d'une bête géante
Des yeux, des yeux sans nombre, effroyables, hagards,
Les Astres, dans la nue impassible et béante,
Versent leurs rayons d'or pareils à des regards.

Des haines, des amours, tout ce qui fut le monde,
Vibrent dans ces regards obstinés et vainqueurs ;
Et la bête, sans doute, a broyé bien des cœurs,
Pour que toute la vie en ses yeux se confonde.

Ceux que l'hydre a couchés dans ses flancs ténébreux,
Ce sont nos morts sacrés, devenus la pâture
Des éléments, cruelle et lente sépulture !
L'univers famélique a mis la dent sur eux,

Et du sang paternel et de la chair des justes,
Et de la chair des beaux, et de la chair des forts,
Nourri, gorgé, tout plein de l'âme de nos morts,
Sent brûler en ses yeux leurs passions augustes.

Lumière de Vénus, feux pâles et mouvants,
Rouge et sanglant flambeau que Sirius allume,
Soleil d'or où l'esprit d'Icare se consume,
Tous, vous êtes des yeux éternels et vivants !

Et la Terre, œil aussi, brûlant et sans paupière,
Sent, dans ses profondeurs, sourdre le flot amer
Que déroule le flux éternel de la Mer,
Larme immense pendue à son orbe de pierre.

VI

LA MER

O Mer, sinistre Mer que la bise d'automne
Secoue et fait claquer ainsi qu'un vain lambeau ;
O Mer, joyeuse Mer, magnifique manteau
Qu'agrafe le Soleil aux flancs nus de Latone ;

O Mer, sinistre Mer dont les gémissements
Troublent l'esprit nocturne attardé sur les grèves ;
O Mer, joyeuse Mer qui, pour bercer les rêves,
As des bruits de baisers et de chuchotements ;

O Mer, sinistre Mer, pleine de funérailles !
O Mer, joyeuse Mer que peuple un flot vivant !
— La Vie avec la Mort en toi semblent souvent
S'unir pour féconder tes profondes entrailles.

Es-tu la coupe immense où le philtre sacré
Des renouvellements opère son mystère,
Où viennent se tremper les forces de la Terre,
Pour embrasser la forme en faisceau plus serré?

Es-tu le temple obscur de nos métamorphoses?
Le Trésor infini des mouvements divers
Dont s'animent les corps épars dans l'univers,
Et des aspects sans fin que revêtent les choses?

Puisque, sans te lasser, l'âpre travail du vent
Engloutit dans tes flancs de charnelles semailles,
O Mer, sinistre Mer, pleine de funérailles!
O Mer, joyeuse Mer que peuple un flot vivant!

VII

LA NEIGE

On dirait que la Terre a bu le sang des lis
Et d'un deuil éclatant voile cette hécatombe ;
Car déjà la blancheur des marbres clôt la tombe
Où dorment pour longtemps ces doux ensevelis.

Je t'adore, ô pâleur des vierges trépassées
Dans l'éblouissement des rêves amoureux,
Emportant dans l'azur les essors douloureux
De leur âme pareille aux colombes blessées !

Quel vent a flagellé l'aile que tu parais,
Doux et flottant duvet tombé du vol des anges,
Et secoué dans l'air tes floraisons étranges
Qui font comme un printemps à l'hibernal cyprès !

Les cygnes se sont-ils heurtés contre la nue,
Cherchant aux cieux l'azur de leurs grands lacs fermés?
— Ou Psyché, renouant ses voiles parfumés,
De ses jeunes candeurs s'est-elle souvenue?

On dirait que la Terre a pitié de nos morts,
Et, Vierge devenue au toucher de la neige,
Suspend des floraisons le travail sacrilége
Dans ses flancs qu'au repos invite le remords.

O Neige! tu m'étreins le front sous le mystère
De ta froide splendeur et, comme épouvanté,
Je pense que, des cieux déchus de leur clarté,
Le lait d'une déesse a coulé sur la terre.

VIII

LES VOIX

Parlez, terrestres voix, chant nocturne des choses,
Des langues à venir chuchotement lointain,
Cris des enfantements, chœur des métamorphoses,
Dernier adieu des morts dont la forme s'éteint;

Bruit des déchirements sans fin de la Matière,
Lent et plaintif écho des engloutissements,
Lente et sourde clameur dont la nature entière
Dénonce le travail obscur des éléments;

Montez dans l'air léger, voix nocturnes des tombes,
Et bercez, dans l'azur indifférent des cieux,
L'appétit des corbeaux et l'amour des colombes
Et les chers souvenirs des cœurs silencieux!

Exilés de la joie et de la foule impie,
Les amis des tombeaux vous écoutent, charmés :
Chantez l'hymne suprême où leur oreille épie
Des mots, des mots connus et des rhythmes aimés!

Vous êtes la pitié de celle qui nous tue
Et dont l'amour tardif nous défend de mourir,
Et qui, le coup frappé, laisse l'âme abattue
Regagner lentement la force de souffrir ;

Vous êtes la pitié cruelle de la Vie,
Et douces cependant à qui vit sans remords.
— Cher et tremblant reflet de la flamme ravie,
Monte dans l'air léger, chant nocturne des Morts !

IX

LES PARFUMS

Pareille au fin réseau que sur sa gorge nue
Psyché serrait, pleurant ses premières pudeurs,
Une invisible mer balance sous la nue
Le flux et le reflux des terrestres odeurs

Comme un sein virginal que traverse une haleine
De parfums infinis, tièdes et pénétrants,
Un souffle intérieur a visité la plaine
Et soulève du sol un chœur d'esprits errants.

Tout respire : les bois sentent courir une âme
A leur cime légère et pleine de frissons,
Et, comme la chaleur d'une lointaine flamme,
Les voluptés du soir montent des horizons.

Les charnelles senteurs des verdures marines
Suivent, le long des flots, le spectre de Vénus,
Et des grands bœufs couchés les bruyantes narines
Aspirent, dans l'air chaud, des bonheurs inconnus.

Tout s'enivre de boire à la source cachée
Où, comme un holocauste éternel et fumant,
La Vie exhale une âme à la Mort arrachée,
Une âme qui dormait sous l'herbe, obstinément ;

L'âme des morts sacrés dont la dernière haleine
Vient errer, chaque nuit, sur les lis odorants,
Le souffle intérieur qui roule sur la plaine
Des parfums infinis, tièdes et pénétrants.

ÉPILOGUE

O lampes des tombeaux, astres, feux symboliques
Allumés dans la nuit sereine où nous mourons,
Gazons qui fleurissez les humaines reliques,
Vous n'êtes pas encor tout ce que nous serons !

Grands bois debout dans l'ombre où naissent les mystères,
Nuages qui passez, rapides, sur nos fronts,
Sources aux regards lents et doucement austères,
Vous n'êtes pas encor tout ce que nous serons !

Plus haut que la forêt, que la vapeur légère,
Que l'étoile embrasée et que les cieux béants,
S'achemine, au delà des terrestres néants,
Une part de notre âme à nos corps étrangère

Qui ne subira plus l'injure passagère
Des formes que la Mort prend, rassemble et distend.
— Elle se fait en nous dans l'ombre et nous attend,
Cette part de notre âme à nos corps étrangère !

Elle se fait, en nous, de l'espoir révolté
Qui seul nous faisait vivre et que trahit la vie :
De tout ce qui laissa notre âme inassouvie
Se forme et croît en nous notre immortalité.

Le trésor de nos vœux perdus grossit sans trêve
Et le flot de nos pleurs jusqu'au ciel est monté :
— Des larmes de l'Amour et des splendeurs du Rêve
Se forme et croît en nous notre immortalité !

II

LE DOUTE

I

La forme a des splendeurs où trébuche la foi :
Quelle immortalité vaudra jamais la tienne,
Matière que revêt la beauté souveraine,
Nature à qui sourit une éternelle loi ?

Tout est saint, tout est dieu, tout est vivant en toi !
Quand notre âme se prend à ta grandeur sereine,
L'immobile nous charme et vers lui nous entraîne ;
Et nous sentons, perdus dans un mystique émoi,

Notre sang qui se fige au cœur glacé des marbres,
Ou se fait séve et court sous l'écorce des arbres,
Ou rougit les pavots parmi les blés flottants.

A l'horreur du tombeau l'espérance pardonne,
Et le désir nous prend de la Mort qui nous donne
La gloire de fleurir la robe du Printemps !

II

La Mort revêt d'éclat la Nature éternelle
Et c'est elle qui fait la gloire du Printemps !
Aux germes sous la pierre endormis et latents
Elle garde l'honneur d'une forme nouvelle.

C'est la Vestale assise au temple de Cybèle
Qui veille sans relâche aux feux toujours vivants ;
C'est la grande Nourrice, et ses derniers enfants
Un jour boiront notre âme au bout de sa mamelle.

Oh ! la nouvelle vie et le grand renouveau !
C'est le monde des fleurs qui jaillit du tombeau ;
C'est la rose de mai saignant sur la bruyère ;

C'est l'or que le vent roule aux cimes des moissons ;
C'est l'odeur des jasmins naissant sous les gazons ;
C'est la splendeur des lis qui monte de la terre !

III

Ce qui reste des morts, après les sépultures,
Ne vaut pas qu'on le cherche au secret des tombeaux
Où leur chair se meurtrit et s'effondre en lambeaux,
Sous le flagellement des lentes pourritures.

Leur image, vivante en de rares cerveaux,
Y subit, par l'oubli, l'affront des morts futures,
Et s'efface, parmi l'ombre des deuils nouveaux,
Aux mémoires en deuil de leurs progénitures.

Ce qui reste des morts, hélas! ce n'est rien d'eux,
S'ils gisent tout entiers en leurs débris hideux,
Ou s'ils n'ont que nos vains souvenirs pour revivre.

Et si leur âme, éparse entre les floraisons,
S'exhale tout entière aux cimes des gazons,
Ce qui reste des morts, c'est l'effroi de les suivre!

IV

Sans cesse refoulé, sans cesse jaillissant,
Aux flancs de la Matière entr'ouvrant des gerçures,
Un flot profond et sourd perle comme le sang
Que filtrent lentement les vieilles meurtrissures.

C'est la source sacrée où, pas à pas, descend,
Pour y boire en silence et laver ses blessures,
Le troupeau des vivants saignant sous les morsures
Dont le Temps, dur pasteur, les déchire en passant.

C'est la Vie inconnue, éternelle et profonde
Dont vous vivez encore et fécondez le Monde,
O frères que pleurait la pâle humanité!

Car, après l'agonie et les adieux suprêmes,
Ce qui reste de vous est plus grand que vous-mêmes,
O Morts dont l'âme errante emplit l'immensité.

V

Sans pitié ni souci du rêve audacieux
Qui promet au Néant notre âme tout entière,
L'infatigable écho promène sous les cieux
La plainte de l'Esprit que trahit la Matière.

Sous les sens révoltés, une voix prisonnière
S'accroît et les défie, et leur chant orgueilleux
Traîne, sans l'étouffer, à l'oreille des dieux,
Cet éternel sanglot qui sort de la poussière.

De ruines couverte et de mondes flottants,
La mer de l'Infini gronde aux rives du Temps.
L'espérance au tombeau descend inassouvie ;

Et la Mort nous étreint entre ses bras jaloux,
Sans briser cette foi que nous portons en nous,
D'une force d'aimer qui survit à la vie!

III

LE RÊVE

L'INQUIÉTUDE DES MOMIES

Plus haut que le vol des ibis
Et la pointe des granits roses,
Et les pyramides moroses,
Et le vieux temple d'Anubis.

Des âmes rêvent, endormies :
Les âmes d'hommes anciens
Qui furent les Égyptiens
Et ne sont plus que les momies.

— Elles rêvent, — et, doucement,
Sur le sistre étoilé des nues,
Modulent des chansons connues
Du peuple des morts seulement.

C'est une musique sans nom
Pareille à celle que l'argile
— Dès qu'aux cieux montait l'aube agile, —
Chantait aux lèvres de Memnon :

« Quand les jours seront révolus,
Revêtirons-nous la jeunesse ?
Ils sont si lents qu'on ne sait plus
S'il est assuré qu'on renaisse.

« Vêtus comme des chrysalides
Et cachés au fond des tombeaux,
Sous leurs bandelettes solides
Nos corps restent fermes et beaux.

« Mais si le temps vient de l'oubli,
Pourrons-nous bien les reconnaître?
Pour être mieux enseveli
En est-on plus sûr de renaître?

« Sans doute les portes sacrées,
Les cent portes d'or de Memphis
Depuis longtemps sont demeurées
Ouvertes sur nos derniers fils,

« Et des reptiles sont venus
Qui, sous leurs armures squameuses,
Ont fait glisser leurs ventres nus
Tout le long de ses tours fameuses;

« Des crocodiles faméliques
Qui, sur la pierre las d'errer,
Auront englouti les reliques
Où nos souffles devaient rentrer !

« Faudra-t-il, pour reconquérir
Le terrestre habit de nos âmes,
A notre tour faisant mourir,
Fouiller des sépulcres infâmes?

« Mieux vaut, loin du fleuve et des îles,
A travers les sables brûlés
Fuir et, pour suprêmes asiles,
Chercher des corps inviolés;

« Et, dans les mêmes nœuds charnels
S'il nous faut, deux à deux, descendre,
Unir deux souffles fraternels
Pour échauffer la même cendre.

« Car des voluptés réveillées
Les saints pouvoirs se doubleront
Quand deux âmes appareillées
Dans un même corps s'aimeront.

« Pour nous le réveil peut venir :
Prêts aux divines fantaisies,
Au doux pays du souvenir
Nos sœurs par nous seront choisies;

« Pour qu'il se fasse vérité,
Le rêve qu'on rêvait ensemble
De deux chairs qu'un baiser rassemble
Et confond pour l'éternité !

« Quand les temps seront révolus,
Revêtirons-nous la jeunesse?
— Ils sont si lents qu'on ne sait plus
S'il est assuré qu'on renaisse. »

LA RENAISSANCE MORTELLE

I

Las des rapides jours et des lentes années,
Des soirs tristes, des nuits mornes, des gais matins,
Vers les Temps éternels, continus et lointains
Que ne troubleront plus les heures obstinées,

Vers les Temps éternels mon rêve s'est enfui
Par delà l'horizon des sépultures vaines,
Vers les Temps éternels dont les douleurs humaines
Ne mesureront plus le monotone ennui!

Vers le *Toujours* promis de mes amours passées,
Vers l'azur où l'extase a figé les soleils
Dans l'immobilité des cieux toujours pareils,
Mon Ame tend l'essor de ses ailes blessées.

Une glace éternelle a sculpté les flots blancs
De la mer qui m'attire, et les ports sont moins calmes
Que sa morne étendue où, pareils à des palmes,
Sont couchés les sillons jadis faits à ses flancs.

Puisque tout mouvement pousse vers un abîme,
Tout espoir vers un doute ou bien vers un remords,
Et qu'un baiser sans fin n'est qu'aux lèvres des morts,
Vienne enfin la pitié du tombeau magnanime!

Sous l'oblique regard des Orients vermeils
Je veux, tel que Memnon, m'endormir dans la pierre.
Le grand sommeil des dieux tente seul ma paupière,
Ayant lassé l'oubli des terrestres sommeils.

2

La pâle enchanteresse, à mon chevet penchée,
Laissa choir de ses mains lasses sa lampe d'or,
Et, comme une maîtresse indifférente, dort,
Dans ses cheveux et dans ses longs voiles couchée.

Rêve des cieux fermés et des jours révolus,
Fantôme virginal et doux, ô fiancée
Des célestes amours, ma blanche trépassée,
Ne te réveille pas! je ne t'appelle plus.

L'azur a bu ton sang dans quelque aurore antique,
Avec le sang des lis et des dieux méconnus,
Et les rouges soleils ont brûlé tes pieds nus.
O pâle sœur d'Icare, ô vision mystique!

Spectre divin, dans l'aube errante évaporé,
Corps devenu parfum, parfum perdu, ma bouche
Se sèche à t'aspirer dans l'air mortel que touche
Le vol noir de la nuit froide où je te suivrai.

Je lasserai le vol de la nuit qui t'emporte,
Et, fermant les yeux d'or des constellations,
J'oublirai ta splendeur avec les passions
Qu'allume dans mon sein ton souffle épars, ô morte!

Puisque, mêlant ta voix aux terrestres rumeurs,
Ton être épars m'entoure, et, fidèle, réclame
La foi jurée, — au seuil des ténèbres de l'Ame
Ne m'attends plus! — Reprends ton corps auguste et meurs!

Reprends ton corps auguste et sois corps tout entière,
Puisque la Mort s'arrête à l'esprit triomphant,
Et que de sa pitié toute âme se défend,
Et qu'un souffle suffit à sauver la poussière.

Loin du souffle obstiné des créateurs pervers,
Des rêveurs, des printemps et des métamorphoses,
Revêts, pour t'y mouler dans l'orgueil de tes poses,
La neige qui fera les éternels hivers.

Sous des éclats pareils et des blancheurs égales,
Tes formes dans la neige à jamais revivront :
Lève-toi seul dans l'ombre où j'ai caché mon front,
Astre froid des cieux noirs et des nuits boréales !

Revêts, pour y dresser ton spectre radieux,
Quelque granit perdu dans l'inerte matière,
Aussi dur que l'airain, plus blanc que la lumière,
Moins vivant que le marbre habité par les dieux !

J'étais chaste à jamais de t'avoir possédée,
Fille auguste et terrible, ô Vestale, ô ma sœur :
Car, dans tes bras sacrés, j'avais pris la douceur
D'anéantir en moi la Forme sous l'Idée.

La pudeur de mon rêve a trahi mon amour,
Et, dans la nuit de l'Ame où je t'ai poursuivie,
Vainement je te cherche, ô Cruelle, ô ma Vie,
Et je me sens aveugle à ne plus voir le jour.

Réveille mes yeux morts, ô Cruelle, ô Lumière,
Soleil d'un firmament ou lampe d'un tombeau,
Rallume ta splendeur sur l'autel large et beau
Où fume encor l'encens de ma ferveur première.

Que renaissent en toi, sous mes regards jaloux,
Tes Beautés, visions que nulle ombre n'efface,
O Pâleur, ô Clarté nocturne de ta face!
O Douceur de tes yeux si mortellement doux!

O Langueur, cieux lointains que ton front rêve encore!
O Rougeur de ta lèvre ouverte sur les cieux!
O Charme enveloppant tes traits délicieux!
O Parfums, souffle errant sur tes fraîcheurs d'aurore!

O Gloire de mon Rêve, à jamais mise en toi,
Forme exquise et puissante en mon cerveau dressée,
Incarne-toi dans l'ombre où t'étreint ma pensée :
—Reprends ton corps auguste et ne meurs qu'après moi!

LES IMMORTELS

Je pense quelquefois qu'à ceux-là seulement
Que vierges elle a pris, la Mort laisse leur âme
Comme une récompense ou comme un châtiment.

Ils aimeront ailleurs plus implacablement,
Ces âpres dédaigneux de l'amour de la femme;
Car, plus que nos désirs, leurs rêves sont cruels.

Et seuls, ils connaîtront, après l'humaine vie,
L'éternel renouveau des cieux spirituels
Où se rafraîchira leur âme inassouvie.

Je ne sais, cependant, si je leur porte envie :
Leur chimère peut-elle égaler les douceurs
Dont s'enchante, pour nous, votre beauté fragile,

Cher et vivant troupeau de mes terrestres sœurs?
Entre vos bras féconds, nous, les fils de l'argile,
De l'immortalité rapides possesseurs,

Nous léguons à des fils l'heur de nous faire vivre,
Puis vers le grand repos cheminons sans remord;
Car chaque volupté dont l'Amour nous enivre

Comble un peu du néant que nous garde la Mort!
Et tous meurent pourtant, pleins du rêve de suivre,
Par delà l'inconnu visible des tombeaux

Et l'horizon banal où se clot la matière,
Des chemins infinis vers des mondes plus beaux,
Et nul ne croit avoir vécu sa vie entière.

Vienne la floraison des divins renouveaux!
Mais son enchantement n'est qu'ironie et leurre
S'il ne te rend à nous, ô spectre radieux,

Lumière de la voie et délices de l'heure,
Corps féminin pareil au souvenir des dieux!
— Car, si tu ne renais, toi seul vaut qu'on te pleure!

LA DOUBLE VIE

Quelque chose de moi, plus vivant que la vie,
Plus vrai que le réel dont je croyais souffrir,
Plus puissant que l'amour dont j'eus l'âme asservie,
Quelque chose de moi qui ne saurait mourir,

C'est la part de moi-même à moi-même ravie,
Éparse au sein de tout ce qui ne peut finir,
Que l'oubli me dérobe et que la mort m'envie,
Celle que n'atteint plus même mon souvenir !

Ce qui de moi s'en fut vers la chose éternelle
Qui fleurit sous les cieux du divin renouveau,
Ce que m'a pris le Rêve, emportant sur son aile
Mes aspirations vers le Juste et le Beau ;

Ce que j'ai dit tout bas à la nuit solennelle
Quand son aube invisible éclairait mon cerveau,
Ce que mes yeux ont vu quand j'ai clos ma prunelle,
Ma chair ne saurait plus l'entraîner au tombeau !

Je suis dans tout cela qui loin de moi demeure,
Partout où sous des cieux vola mon rêve altier,
Et tout cela vivra, que je vive ou je meure :

— Mon suprême désir me fera tout entier. —
Mon suprême désir et mon amour suprême
Dont l'objet immuable a dispersé mon cœur :
Donc, vainement le Temps me chasse de moi-même ;

L'Éternité saura m'y ramener vainqueur !

LIVRE TROISIÈME

L'AMOUR

I

CONSTANCE

CONSTANCE

Pour qu'à l'espérance il ne cède,
J'ai muré mon cœur révolté
Dans la morne fidélité
Du souvenir qui le possède.

Vers l'horizon où l'aube a lui
Pour qu'un vain rêve ne l'emporte,
Comme une inexorable porte,
J'ai fermé le passé sur lui.

J'ai dit : ma part me fut comptée
D'aimer sans en savoir mourir.
L'ombre est douce à qui veut souffrir ;
Que me ferait l'aube enchantée ?

Puisque ne peut m'être rendu
L'heur de revoir le doux visage
Qui fut ma joie et mon courage
Et que, perdant, j'ai tout perdu !

II]

L'EXIL

L'EXIL

A l'orgueil de mon rêve énamouré des cieux,
Ta beauté surhumaine a fait une patrie.
Tourné vers l'Orient, proscrit silencieux,
Le temps n'a pas lassé la ferveur dont je prie.

Le temps n'a rien changé dans le cours de mon sang.
Les rives qu'il poursuit, tes pas les ont foulées.
Je mourrai l'œil tendu vers le soleil absent,
Et le sein grand ouvert aux brises envolées.

L'air vide et le ciel vide ont roulé, sur mon front,
Des matins sans fraîcheur et des nuits sans aurore.
Mon souffle et mon regard ensemble s'éteindront,
Mais, vers l'astre natal, ils monteront encore !

Ils iront se brûler à son flambeau vermeil
Plutôt que de mourir dans la nuit éternelle !
Ah ! pour les bien garder tout entiers au soleil.
Je veux clore ma bouche et clore ma prunelle.

Car l'aube qui jadis fit ployer mes genoux,
Luit encor sous mon front, dans sa clarté première ;
Aveugle volontaire et de son mal jaloux,
Dans mes yeux refermés j'emporte la lumière.

J'ai voulu demander ma grâce bien souvent,
Mais la terreur m'a pris de ta face superbe,
Et mes os ont tremblé comme la feuille au vent ;
Mon courage a ployé comme eût fait un brin d'herbe.

J'ai voulu confesser le crime châtié,
Et jusqu'au repentir lâchement condescendre :
J'ai pensé que les dieux ignorent la pitié,
Et détournent leurs yeux des fronts tachés de cendre.

J'ai pensé que les dieux ignorent le remords,
Que la prière insulte à leur grave pensée,
Et que les oubliés comptent parmi les morts,
Dans l'austère dessein de leur bonté lassée.

Je reste donc muet comme dans un tombeau :
Du souvenir en moi veille la lampe sombre.
J'ai la brûlure après la clarté du flambeau,
La brûlure du feu dans le froid noir de l'ombre!

Et j'attends! Cependant qu'un monde prosterné
Boit une âme au chemin de ta beauté farouche,
J'attends qu'un rayon seul, au vide abandonné,
Descelle, en les touchant, ma paupière et ma bouche.

III

LA GLOIRE DU SOUVENIR

LA GLOIRE DU SOUVENIR

PROLOGUE

L'ANNIVERSAIRE

Je ne respire plus, dans l'air tiède d'été,
Les parfums de ton corps et de ta chevelure :
Mais comme un feu secret au fond d'une brûlure,
Le désir de ta bouche à ma bouche est resté.

Tu demeures le Rêve, ayant été la Vie;
Mon front encor vaincu cherche ton pied vainqueur :
Car tu fis de mon être, en déchirant mon cœur,
Deux parts dont l'une est morte et l'autre inassouvie.

Que fait, à qui connut tes charmes sans pareils,
L'inutile beauté des songes et des choses?
Sur tes lèvres en fleur j'ai bu l'oubli des roses
Et dans tes yeux profonds le mépris des soleils!

Donc, n'espérant plus rien des cieux ni de la terre,
Ni des dieux, ni de toi, ni même de l'oubli,
Je ne sens vivre en moi, mort mal enseveli,
Qu'un souvenir pensif, profond et solitaire.

I

D'autres peuvent servir la beauté dont je meurs
Et tomber tour à tour du faîte de leur rêve,
Avec des cris profonds ou de vaines clameurs :
Plus haut qu'eux, en plein ciel, mon rêve, à moi, s'achève.

Depuis que, demeuré sans guide par l'air bleu,
Pour expier l'affront de l'avoir contemplée,
S'abaissant pour jamais, ma paupière brûlée
Enferma sous mon front la vision de feu,

Je n'ai jamais maudit, dans mon cœur solitaire,
Ni son éclat mortel, ni la hauteur des cieux,
Comme l'aigle aveuglé qui vient heurter la terre
Quand le soleil trahit l'audace de ses yeux ;

Mais, sous la nue immense et par l'azur rebelle,
L'œil sans lumière, au fond de l'éternel séjour,
Je vais conter aux dieux, qu'Elle seule étant belle,
Loin d'Elle mes regards n'ont plus souci du jour!

Sous la nue où j'erre en silence
Plus d'une étoile m'a parlé :
Que fais-tu dans la nuit immense?
— J'ai dit : Je suis l'inconsolé.
J'ai les yeux percés d'une lance !

Écoute, m'a dit la première,
Je suis l'Étoile de Pitié :
Je fais deux parts de ma lumière
Et je t'en donne la moitié.
— J'ai dit : Garde-la tout entière !

L'Étoile d'Amour, la seconde,
M'a dit : Par mes baisers flottants

J'ai, sur la vieillesse du monde,
Fermé les blessures du temps.
— J'ai dit : La mienne est plus profonde !

L'Étoile d'Espoir, la troisième,
M'a dit : Vers tes pas incertains
Je veux la guider elle-même.
— Pour rallumer mes yeux éteints
J'ai dit : Il faut celle que j'aime !

Plus de clarté gît en sa main
Qu'il n'en faudrait pour peupler l'ombre.
Tout luit en son front surhumain,
Et Dieu fit, des astres sans nombre,
La poussière de son chemin !

III

Tel mon cœur, astre obscur que la chaleur déserte,
Sentait, sous ses pieds nus, rayonner la fierté,
Et d'un sang rajeuni la vermeille clarté,
Sous ses ongles, monter à ma poitrine ouverte.
— Tel mon cœur, astre obscur que la chaleur déserte !

O torture divine, ô poids doux et sacré
De son corps virginal en qui la mort nous tente !
Le rhythme de mon souffle, à son pas mesuré,
S'éteignait au toucher de sa robe flottante.
— O torture divine, ô poids doux et sacré !

Mais depuis combien d'ans est-elle donc passée ?
Rien ne marque les temps le long de mon chemin :

C'est pour l'éternité que mon âme est blessée,
Et tous les jours sont hier pour un tel lendemain!
— Mais depuis combien d'ans est-elle donc passée?

Je suis épouvanté de me sentir vivant!
Ma douleur a compté tant de siècles dans l'ombre
Et tant de vains espoirs dans la plainte du vent!
Éternel est l'adieu qui fait ma route sombre.
— Je suis épouvanté de me sentir vivant!

IV

Ah! si l'Étoile de la Mort,
A ses propres feux consumée,
N'est plus l'hôtesse accoutumée
Du souvenir et du remord,

Où fuirai-je, si l'étendue
S'ouvre à mon vol sans le fermer,
S'il me faut à jamais t'aimer
Toi qui m'es à jamais perdue?

Toi qui passes, rayonnes, luis
Et fais vivant ce que tu touches,
Lumière de mes yeux farouches,
Où fuirai-je, si tu me fuis?

Où s'en va le vent qui m'emporte ?
Où gît le repos de mon cœur,
Puisque, sur ton chemin vainqueur,
L'Étoile de la Mort est morte !

V

Le seul qui monte aux cieux est le bruit lent des flots,
Quand la Nuit à leur voix ouvre ses grands silences
Et, comme le sang perle à la cime des lances,
Égrène, dans l'air froid, leurs rhythmiques sanglots.

Ainsi que le plongeur qui garde en son oreille
Le retentissement cadencé de la mer,
J'ai gardé sous mon front et dans mon cœur amer
Une voix obstinée, au bruit des flots pareille,

Qui berce ma douleur comme en un lit profond
Et sur mes désespoirs passe comme une larme,
Sa voix, sa voix qui pleure et qui ment et qui charme
Et qui feint de guérir le mal que ses yeux font.

La Nuit est sans pitié qui m'apporte ce leurre
D'entendre encor sa voix comme un chuchottement,
Sa chère voix qui charme et qui pleure et qui ment,
Sa douce voix qui ment et qui charme et qui pleure!

VI

J'ai rencontré les cygnes blancs
Qui, leurs grandes ailes tendues,
Allongeaient vers les étendues
Leurs cous nobles et nonchalants,
Leurs cous pareils aux bras tremblants
Dont les caresses sont perdues.

Leur vol égal et fraternel
Battait lourdement l'air qui passe ;
Moroses, ils fendaient l'espace
Où palpite un flux éternel ;
Et leur cortége solennel
Fuyait sans y creuser de trace.

— Changez d'azur, doux exilés !
Désertez à jamais la terre.
Mais qui vous rendra le mystère
Des lacs par la nuit étoilés ?...
Frères, je vais où vous allez :
Emportez mon cœur solitaire !

Un souffle amer nous a meurtris
Et sa grande aile est déchirée :
Celle qui me fut adorée
Loin d'elle a chassé mes esprits.
— C'est elle qui nous a proscrits,
Répondit la troupe sacrée.

Nos honneurs sont ensevelis :
Nous étions la blancheur ailée
Dont, un jour, s'était envolée
L'auréole des fronts pâlis !
— Nous étions la blancheur des lis
Et de la neige immaculée.

Mais devant son corps enchanté
Nos clartés sont des ombres vaines :
L'azur frémissant de ses veines
Court au bord de son front lacté.

Elle est l'immortelle Beauté
Faite des choses souveraines.

Devant la grâce de ses traits
Toutes grâces sont défendues.
— Fuyez seuls vers les étendues,
Doux oiseaux, et mourez après.....
Car à ses pieds je volerais
Si des ailes m'étaient rendues!

VII

O pâleur, ô clarté nocturne de son front,
Rayon lunaire pris au frêle réseau d'ombre
Que jette autour de soi sa chevelure sombre,
Pour être éteints, mes yeux jamais ne t'oublîront.

Mon esprit veille encore à ta lueur brisée,
Lampe marmoréenne, admirable flambeau!
Si la pitié des dieux te laisse à mon tombeau,
Le sommeil sera doux à mon ombre apaisée.

O blancheur, ô clarté froide de ses seins nus,
O soleil prisonnier sur la neige vivante,
O brûlure de glace, ô fraîcheur décevante,
Éclairs d'acier! je meurs de vous avoir connus.

Et mon cœur est pendu comme au bout d'une épée,
Au souvenir aigu de ses seins triomphants !
— Mais la douleur m'apprit la douceur des enfants
Et mon âme bénit celle qui l'a frappée.

VIII

Si tout mon sang fuit de mon cœur,
Je veux que, sous ton pied vainqueur,
En tombe la dernière goutte!
Mon âme errante y sera toute.

Des roses rouges en naîtront
Qui vers ta bouche élèveront,
Comme des lèvres enflammées,
Mes blessures jamais fermées.

Pour le calice de ces fleurs
L'Aurore n'aura pas de pleurs,
Les voyant pleines tout entières
De ceux qu'ont versés mes paupières.

Si vers leur parfum languissant
Tu penches la tête, en passant,
Comme un souffle qu'on effarouche,
Mon âme en fuira sur ta bouche.

IX

Ta lèvre a bu le souffle à la lèvre des fleurs.
Lorsque tes yeux ont pris à l'Aube la lumière,
Sous l'Aube en feu ta lèvre a bu, parmi ses pleurs,
Leur grâce à peine ouverte et leur odeur première.
— Ta lèvre a bu le souffle à la lèvre des fleurs.

Et c'est pourquoi ton sein, gonflé de leur haleine,
Monte et s'épanouit dans la blancheur des lis,
Et toutes les splendeurs dont ta jeunesse est pleine
Exhalent les parfums longtemps ensevelis
Dans ton sein virginal gonflé de leur haleine.

Comme un ferment sacré qui tend vers les soleils,
Et jaloux de renaître en ta beauté profonde;

Ces germes odorants font tes charmes pareils
A l'épanouissement du printemps sur le monde.
— Tel un ferment sacré qui tend vers les soleils.

Et seules, du printemps éternel exilées,
Meurent les tristes fleurs qui naissent de mon sang ;
Les fleurs, sur le sol nu par ton pied nu foulées,
Sans monter jusqu'à toi leur parfum languissant,
Les fleurs, les seules fleurs du printemps exilées!

X

Les aveugles et les amants
A qui la clarté fut ravie,
Vivent exilés de la vie,
Et je sais leurs divins tourments.

Ceux-là surtout dont la paupière
A connu l'Aube et la Beauté,
Dont le souvenir s'est sculpté,
Fixe, dans un rêve de pierre.

Ceux que l'immuable a faits siens,
Prisonniers de la nuit profonde,
Et dont l'âme enferme le monde
De tous leurs bonheurs anciens.

Loin d'eux l'Aube et la Bien-aimée
Réveillent des cœurs et des yeux
Et, sur des fantômes joyeux,
Versent la grâce accoutumée.

Mais leurs yeux, dont l'ombre a banni
L'image troublante des choses,
Derrière leurs paupières closes,
Se sont tournés vers l'infini

Où, pour la splendeur sidérale
Désertant le charme maudit,
L'idole, étant dieu, resplendit
Dans une lumière idéale!

XI

Ah! je me trompe en vain moi-même et j'ai menti :
Car le rayonnement de ta gloire charnelle
A brûlé dans mes yeux la lumière éternelle
Et le vide a peuplé mon front appesanti.

Comme au choc de la foudre un marbre se fait sable,
J'ai senti fondre en moi l'antique Vérité :
Rien n'est divin que Toi, n'est saint que ta Beauté,
Et rien n'est éternel que ton corps périssable!

Rien n'est vrai que ta bouche où la parole ment,
Juste que le caprice errant de ta pensée,
Doux que le mal cruel dont mon âme est blessée,
Et sûr que le fragile espoir de mon tourment!

Car je suis le damné de ta Beauté profonde,
Le douloureux amant que veut ta cruauté,
Et, pareil au Titan par les cieux emporté,
Où se heurte mon cœur j'y sens périr un monde !

XII

O poussière d'astres brisés
Que soulève le vent nocturne,
Jusqu'au firmament taciturne
Monte tes lumineux baisers.

O lumière pâle et lactée,
Cendre d'argent d'astres éteints,
Au bord des horizons lointains
Monte ta blancheur enchantée.

Tombé des cieux, je leur ai pris
Des étoiles, et vais, sans trêve,
Dans l'or dispersé de mon rêve,
Couronné de ses vains débris.

Et parmi la vaine fumée
Où s'en va ce qui fut mon cœur,
Tout blanc, ton fantôme vainqueur
M'enveloppe, ô ma bien-aimée!

XIII

Ayant fait prisonniers mon esprit et mes yeux,
La chère vision sans cesse les promène
Sous la caresse lente et le frisson soyeux
Des formes où fleurit ta beauté surhumaine.

Elle emplit de langueurs douloureuses ma chair,
Et fait monter le flot des baisers à ma bouche.
Car dans l'inanité décevante de l'air,
C'est toi que je respire et c'est toi que je touche !

C'est toi qui bois le souffle où mon âme a passé,
Et creuses dans mon sein les profondes angoisses
Et, plus étroitement que l'habit que tu froisses,
Autour de ton beau corps tiens mon être enlacé.

Et du mal dont je meurs je ne sais plus la place;
Car, esclave meurtri de ton corps triomphant,
Sous sa blancheur de neige, une étreinte de glace,
Comme un arbre captif, a pris mon cœur vivant !

XIV

L'impérissable orgueil de mon cœur vient de celle
Qui daigna sur mon cœur poser son pied divin
Très-longtemps et très-fort, — afin qu'il se souvînt :
Depuis je n'ai connu la douleur que par elle.

Car j'ai souffert des maux qu'elle n'espérait pas,
Fier du sillon saignant qu'elle ouvrit dans mon être
Et qui des dieux jaloux me fera reconnaître :
O gloire ! j'ai servi de poussière à ses pas !

Et je reste meurtri loin de la route ailée
Où sa course égarait le caprice des cieux,
Meurtri, vide, et pareil à l'air silencieux
Que brûle encor le vol d'une étoile envolée.

Sidérale blancheur du front pur qui, vers moi,
Pencha du firmament la lumière sacrée,
Vision tout entière en mon cœur demeurée,
L'impérissable orgueil de mon cœur vient de toi !

XV

Je dirai ta beauté perdue à ceux qu'offense
La superbe de ma douleur,
Ton front marmoréen, éternelle pâleur,
Ton sourire, éternelle enfance;

Et tes yeux au regard magnétique et profond,
Pareils aux lampes vénérées
Qu'un jour intérieur illumine et qui font
Palpiter les ombres sacrées;

Et l'éclat de ton col dressé jusqu'à l'orgueil
De ta face où dort la lumière,
La fête de ton teint lilial et le deuil
De ta sombre et lourde crinière;

Et tout ce qui me fut le suprême abandon
Des Cieux, du Rêve et de la Vie,
Ta beauté surhumaine où mon âme asservie
Trouve sa gloire et ton pardon !

XVI

Sous les cieux que peuplait de ses grâces robustes
L'héroïque troupeau des filles d'Astarté,
Calme, j'aurais été, durant l'éternité,
Le familier discret de tes formes augustes.

A l'ombre des splendeurs sereines de ton corps
J'aurais dormi le rêve éternel que je pleure,
Absous des trahisons de l'espace et de l'heure
Qui font tous nos pensers douloureux et discords;

Et d'une mort sans fin, plus douce que la vie,
Ta lèvre eût mesuré, seule, l'enivrement
A mes sens confondus dans l'immense tourment
Dont Vénus embrasait l'immensité ravie.

O douleur! — le temps fuit; le temps brise! — tu pars,
Et, des bûchers mortels dédaignant la brûlure,
Tu t'enfuis emportant, parmi ta chevelure,
De mes cieux déchirés tous les astres épars.

XVII

Et pourtant l'infini qu'en leur vol diaphane
Poursuivent, sous ton front, tes rêves surhumains,
Je l'enfermai pour toi, moi mortel, moi profane,
Dans mon cœur élargi par mes sanglantes mains.

Dans ma poitrine ouverte, argile sacrilége,
J'avais senti passer l'âme errante des Cieux,
Portant, comme un parfum, jusqu'à tes pieds de neige,
L'immense amour qui fait l'azur silencieux;

Qui fait la mer pensive et tristes les étoiles
Dans l'air vibrant du soir que bat son aile en feu,
Qui fait la nuit sacrée et sème ses longs voiles
D'astres brûlants tombés des paupières d'un dieu.

Ces pleurs divins, ces pleurs que ton orgueil réclame,
Cet infini qui fait ton mal et ta pâleur,
Pour toi je l'ai porté tour à tour, dans mon âme,
Vivant, dans mon amour, et mort, dans ma douleur!

XVIII

La fierté de mon être ici gît tout entière :
Mesurant au tombeau l'amour enseveli,
J'ai jugé sa grandeur à peser sa poussière,
Et pour lui ne crains pas l'outrage de l'oubli.

A l'horizon perdu des visions aimées,
Son spectre, chaque jour, se lève grandissant,
Et, comme un soleil rouge au travers des fumées,
Teint ces pâles brouillards du meilleur de mon sang.

En fuyant vers l'azur malgré toi tu l'emportes
Dans le pli virginal de tes voiles sacrés;
Ce sang vermeil et doux des illusions mortes
Dont ma veine a rougi tes beaux pieds adorés.

Et je monte vivant, avec toi, sur la cime
Où te suit sans merci mon amour obsesseur,
Palpitant comme toi de ton rêve sublime,
Fille auguste et terrible, ô cruelle ! ô ma sœur !

ÉPILOGUE

Du temps et de l'oubli bravant la flétrissure,
J'ai porté mon amour superbe par les cieux ;
Laissant couler mon sang, j'ai caché ma blessure,
Et mon rire navré but les pleurs de mes yeux.

Ne méritant de Toi, ni pitié, ni colère,
Brisé, mais non vaincu, j'attends l'heur de mourir.
De ma longue vertu dédaignant le salaire,
Par Toi, j'ai tout perdu fors l'orgueil de souffrir !

Je savais que t'aimer était une œuvre impie
Et j'ai jeté mon être en proie à ta Beauté.
Jaloux de ma douleur, fier du mal que j'expie,
Je marche, en te chantant, vers l'immortalité.

Et maintenant j'ai dit : Sois belle et sois aimée;
Ouvre à qui veut mourir le tombeau de ton cœur.
— Dans mon amour viril j'ai ma gloire enfermée,
Et, de l'oubli, ton nom fera mon nom vainqueur !

SONNET LIMINAIRE

Ayant écrit ces vers ainsi qu'un testament
Où, du peu que je fus quelque chose demeure,
Il n'importe aujourd'hui que je vive ou je meure,
Pourvu qu'ils aient conté mon immortel tourment!

Pourvu qu'ils aient charmé, ne fût-ce qu'un moment,
Fugitifs et lointains comme une voix qui pleure,
Celle dont je serai, jusqu'à la dernière heure,
Le triste, le fidèle et l'inutile amant!

Donc, si quelqu'un me dit parjure à la pensée
Du meilleur de mon sang dans ces lignes tracée,
Sois là pour me défendre et pour le châtier,

Livre! Car c'est à toi que ma fierté les fie,
Ces témoins de l'orgueil douloureux de ma vie :
— Étant tout mon amour, ils sont moi tout entier!

TABLE

LIVRE PREMIER

LES AMOURS

I. Sonnets païens. 3
II. Vers pour être chantés. 37
III. Les Vestales. 101
IV. Profils perdus. 117
V. Memento. 125

LIVRE DEUXIÈME

LA VIE

I. La Vie de l'ame. 151
II. La Vie des choses. 197
III. La Vie des morts. 229

LIVRE TROISIÈME

L'AMOUR

I. Constance. 273
II. L'Exil. 277
III. La Gloire du souvenir. 283

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JUN 30 1970

JUN 30 1970

MAR - 7 1972

02 FEV '8

20 JAN '84

a39003 003295408b

CE PQ 2428
.S6P6 1875
COO SILVESTRE, P POESIES, 18
ACC# 1227115